

Roger Mialon

Mes dits chantournés
et les azalées, les camélias
et les rhododendrons
du Lac Majeur

Guy Boulianne, éditeur

MES DITS CHANTOURNES ET LES AZALEES,
LES CAMELIAS ET LES RHODODENDRONS DU LAC MAJEUR

© Copyright
tous droits réservés à ROGER MIALON
Toute reproduction interdite pour tous les pays

Editeur en chef : GUY BOULIANNE

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

<http://www.mille-poetes.com>
info@mille-poetes.com

Roger Mialon

Mes dits chantournés
et les azalées, les camélias
et les rhododendrons
du Lac Majeur

Préface

Dans ce premier recueil, florilège des jeunes années, ont été rassemblés des poèmes d'amour, des actus poèmes entrecoupés de cris de révolte contre la bêtise et l'intolérable, des essais d'approche du concept fuyant de la poésie depuis des débuts en écriture en 1966 jusqu'à l'âge mûr en 1995 époque charnière où le corps a manifesté les prémices d'une maladie invalidante progressive.

L'amour, la guerre, la mort, la beauté des fleurs au printemps dans un micro climat bénis des dieux, les hommages aux disparus, la poésie, la fête, la vie qui passe sont les thèmes qui se font écho sur plus de 270 pages où est glorifié l'acte créateur de l'écriture.

Contrairement aux Fleurs du Mal du roi des poètes Charles Baudelaire, les fleurs et les dits de ce poète à la charnière du 20^e et du 21^e siècle, se tournent vers le Beau, vers le Bien et l'Amour en rejetant le mal maladif et récurrent des 19^e et 20^e siècles. La poésie de Roger Mialon reste cependant attentive et réceptive aux maux présents qu'elle dénonce avec constance.

Il s'agit là d'un poète planté dans son siècle, qui sait s'engager et fulminer contre l'horreur non pas pour en faire un modèle de beauté mais pour la dénoncer et en garder la trace dans les mémoires des générations du futur. Il n'est pas le prince des ténèbres post romantique, il se veut plus proche de l'hédonisme d'un 16^e siècle bouleversé par les guerres fratricides mais qui a su préparer les beautés des lumières d'une science en pleine renaissance. Ce recueil se veut ainsi un regard souvent incisif sur le monde comme il va, sur la vie, sur l'univers, sur la science, sur l'amour et la poésie qui inutile en est d'autant plus nécessaire en tant que phénomène salvateur de catharsis.

Le sérail du bon dieu

Le poil crépu et jaune
Le front carré et plat
Les yeux déteints par l'homme
Qui la dépucela

Elle attend impassible
Le sérail du bon dieu

Le tétons secs et las
Le sadinet suppliant
Le cul dodelinant
Et mou comme un baba

Elle attend impassible
Le sérail du bon dieu

Sa grâce et sa beauté
N'avaient pas de pareille
Jadis dans le comté.
Maintenant qu'elle est vieille

Elle attend impassible
Le sérail du bon dieu

Parfois rêvant le soir
Elle voit bleu, blanc, rouge,
Puis le mirage bouge
Et s'en va. Toute noire

Elle attend impassible
Le sérail du bon dieu

Couleur bleue coup de foudre
Couleur rose amour tendre
Couleur rouge amour vif
Mais noire comme un if

Elle attend impassible
Le sérail du bon dieu

Un brin de beauté passe
Quelquefois dans sa vie
Mais prise dans la nasse
Du temps et de l'envie

Elle attend impassible
Le sérail du bon dieu.

Concile

Un concile oecul-cuménique
Fut trompété au Vatican,
Ecrin du monde Catholique,
Les princes du sang et d'argent

Après force joyeux festins
En l'honneur des saints et des anges
Et d'une ribambelle d'archanges
L'on se chamailla fort latin.

Hauts dignitaires et fonctionnaires
Ignorant tout de leurs fonctions
Ou de leurs dignités de pères
Astiquèrent la religion.

Toute la population en émoi
Dans Médias suivit les débats
Anxieuse quant aux résultats

Car la croix avait trop de poids

Jusque là

Et c'est pourquoi l'on réforma
Quelques lois
Sur la foi

Et c'est pourquoi l'on disputa Quelques droits
De ton moi
De mon toi.

A savoir la messe en français
En anglais ou allemand
En flamand ou en piémontais
Enfin tout à l'avenant

A savoir la paix ou la guerre
Ou la richesse ou la misère
Mais l'on papota papota
Et des idées l'on fit un tas

Et à savoir le célibat
Du petit curé fonctionnaire
Ou de l'évêque millionnaire
Tous tourmentés par le ça

Et à savoir l'avortement
Et à savoir le développement
Du sexe et de la libido
Qui de la bête est le plus beau

Mais l'on papota papota
Et des idées l'on fit un tas
Un tas de paroles
Pour unique obole.

Cœur ou raison ?

Tu es belle donc je t'aime
Je t'aime donc tu es belle

Double chiasme ou deux questions ?
Jamais mon cœur ne répond
Il est bête et ne sait rien
Hormis qu'il aime le tien

Tu es belle donc je t'aime
Je t'aime donc tu es belle

Mais est-ce donc naturel
Ou est-ce un cercle vicieux
Je me perds pour tes beaux yeux
Ains aimer ma ritournelle

Tu es belle donc je t'aime
Je t'aime donc tu es belle

Aujourd'hui dans mon cerveau
Combattent le feu et l'eau
Les tortures de l'esprit
De ma chanson sont le prix

Tu es belle donc je t'aime
Je t'aime donc tu es belle

Infâmes spéculations
Je vous renie renégats
Je te piétine raison
Aux cœurs tu ne conviens pas

Tu es belle donc je t'aime
Je t'aime donc tu es belle

Dans ma tête le refrain
Que j'avais appris enfant

Hélas se fait insistant
Et de plus en plus taquin

Tu es belle donc je t'aime
Je t'aime donc tu es belle

Vous ne voulez pas périr
Par l'alcool pourtant un jour
Je vous le dis par l'amour
Il vous faudra bien mourir.

Lettre à Elda à la manière des Piron et autres

Au mois de mai
Nature se réveille
Et bâille encor de sommeil

Elle s'étire languissante
Fait une moue charmante
Puis se blottit encor un peu
Dans l'oreiller soyeux
Somnolente et rêveuse
Comme une belle langoureuse

Mais bientôt un rayon vermeil
Messager du soleil
Lui met un baiser sur la bouche
Et puis au front la touche
Tout doucement du bout des doigts
Tout ému et tout coi
Et d'une flamme pure
Orne sa brune chevelure

La très belle cligne des yeux
Et aperçoit Monsieur
" Hé ! Bonjour ! " Lui dit-elle
De sa petite voix de miel
" Mais ? Je suis en retard
Ah ! Mon dieu vite un peu de fard !
M'attendez-vous depuis longtemps ?
Une heure seulement
Dites-vous ? Ah ! Tant mieux !
Je suis prête, venez Monsieur".

Toute auréolée de lumière
Et en robe légère
Ses cheveux bruns flottant
Follement dans le vent
Elle va gambadant
Et chantonnant à travers champs

Elle est jeune et heureuse
Par elle les âmes malheureuses
Sont petit à petit
Remises en très grand appétit

Ainsi quand elle m'a rencontré
J'avais du vague à l'âme

Mon cœur tout endormi
Pleurait tout alangui
Son grand malheur imaginaire
Cherchant le calme de la terre

Je l'ai vue elle m'a souri
Et hop envolés les soucis
Elle m'a plongé dans l'oubli
De tout cœur je l'en remercie

Quand elle dormait j'étais chagrin
Pourquoi je n'en sais rien
Mais maintenant je suis heureux
Pourquoi je le sais peu

Elda veux-tu me pardonner
Mon triste vague à l'âme
Ainsi vont les enfants
Qui ont lu bien trop de romans
Au mois de mai.

Petite vallée

Un écrin de mousse

Petite vallée je t'aime beaucoup tu sais
Malgré ton mauvais caractère et ta langueur
Des jours pluvieux qui s'écoulant avec lenteur
Ramollissent les esprits et les humeurs gaies

Et des voix qui gloussent

Hé bonjour mes adorables petites vieilles
Hé bonjour mes chères antiquités de quartier
Ah mes radoteuses vous me faites pitié
Car demain vous attend innocentes corneilles

Mais entre jeunes hypocrites et vieilles commères
Je ne balance guère et pardonne aux secondes
Ce que je reprocherai toujours aux premières
Jeunes gens gardez-vous des aigreurs de ce monde

Petite vallée connais-tu le responsable
De ce méli-mélo de cette ratatouille
La laideur peut-être belle au moins excusable
Le mesquin est toujours laid et pue la fripouille

Des soldats de plomb
Le qu'en dira-t-on
La salle de classe
Une grande angoisse

Que tout cela est bien mesquin
Que tout cela est donc bien laid

Mon frère mon double

Si le cœur et l'âme parlaient avant le corps
Et si l'esprit voulait un peu faire le mort
Tout serait si grand si simple et pourtant si beau
Nos plus grands malheurs seraient de bénins bobos

Mon bel ange brun
Si je t'aimais
Si tu m'aimais
Comme on s'aimerait
Si j'étais heureux
Si t'étais heureux
Comme on serait heureux
Mon bel ange brun
C'est bête comme chou
Et pourtant c'est si fou
Car tu es trop petit
Car tu es trop mesquin
Car tu crèves d'envie
Du soir jusqu'au matin
Mon p'tit frère chéri.

La vie

J'aime la vie
Car dieu est mort
Il y a longtemps
J'aime la terre
Car le paradis
Et l'enfer
Sont des chimères
De l'esprit
J'aime l'amour
Car le cœur
Seul est vrai
Je le sais
Car je le sens
Je le vois
Car je le crois

Non messieurs les philosophes
Le bonheur n'est pas une idée
Et ne dites surtout pas bof
D'un air à la mode et blasé
Vous croyez à tout n'est-ce pas
Sauf à l'amour
Mais il vous revaudra ça
Moi je vous plains
Vous êtes des têtes
Des têtes grosses très grosses certes
Mais si grosses qu'elles en éclateront
En faisant plouf

J'aime la vie
Car dieu est mort
Il y a longtemps
J'aime la terre
Car le paradis
Et l'enfer
Sont des chimères
De l'esprit
J'aime l'amour
Car le cœur
Seul est vrai
Je le sais
Car je le sens

Je le vois
Car je le crois
Aux éclats vous riez car vous savez
Que mon cœur éclatera un jour
Un jour pour avoir trop aimé
Trop aimé une fille
Qui peut-être ne le méritait pas
Mais quelques gouttes de sang
Mêlées de larmes
Et de soupirs
Valent bien mieux
Qu'un aggloméra putride
De matière grise
Catarrhe de grosses
Très grosses
Trop grosses têtes

J'aime la vie
Car dieu est mort
Il y a longtemps
J'aime la terre
Car le paradis
Et l'enfer
Sont des chimères
De l'esprit
J'aime l'amour
Car le cœur
Seul est vrai
Je le sais
Car je le sens
Je le vois
Car je le crois

J'aime la vie
J'aime la terre
J'aime l'amour
Je le sais
Et je le sens
Et pourtant
J'aime encore plus ta vie
Que ton amour
Et encore bien plus ton amour
Que ma vie

Pyla

Un ciel tantôt bleu tantôt blanc
Des pins tantôt verts tantôt noirs
Puis un sable jaune et brillant
Et puis la mer baiser de moire

Un ciel qui change tout le temps
D'avril à juillet à décembre
En passant par mars et novembre
Clopin clopant mais l'air content
Bleu blanc rouge ou jaune et noir
Et pourtant jamais vraiment
Bleu blanc rouge ou jaune et noir
Car tout change tout le temps

La mer qui change en même temps
Que le ciel et que tous les vents
Est parfois grise et sent la mort
Ca vous fait froid le long du corps
Quand elle craque hurle et crie
Et puis s'acharne en rageant
Est-ce la mort ou la vie
Que ce gros monstre gluant

Grouillante à la belle saison
Et déserte les jours d'autan
La plage change bien souvent
Elle aussi et le sable blond
Des touristes de juillet
Est parfois gris presque noir
Fiel coquillages varechs
Lors croupissent en flaques noires

Si à l'aube les pins maritimes
S'éveillent voilés d'embruns roses
Auréolés de poussière d'or
Sous la lumière de mes rimes
Quand vient le soir ils s'endorment

Bercés par le chant du vent
Parés de résine perlée
Larmes nacrées des grands pins
Photos d'été photos d'hiver
Je vous accole embrassez-vous
Instants si flous massacrez-vous
Ah serrer la terre la mer
Et le soleil dans ses bras
Serrer tuer et mourir
Oh voluptés de pacha
Mourir d'amour s'endormir

Crépuscule rouge azuré
Je t'ai aimé pour ta beauté
Quand nonchalamment tu baisais
La mer aux sombres yeux de jais
Les pins en volutes d'ombres
Et le sable à la peau rêche
Blondeur délices sans nombre
Douceur las je vous assèche
Ciels d'orages ciels de tempêtes
Je vous ai souvent contemplé
Debout seul et fier l'âme prête
A frémir d'aise et bouche bée
Les molles plaques lépreuses
De vos nuages en bubons
Et la flotte catarrheuse
De l'océan de mouron
Le roulis le clapotis sec
Des vagues sous le vent d'ouest
Et leur fadeur de demi sec
M'ont bien souvent laissé sans geste
Le rêve très doux me frôle
Je l'aime et je suis aimé
La réalité c'est son rôle
Fait non de la tête aux fées.

Pyla 2

Une fourmilière touristique
S'esclaffe sous un soleil de plomb
Et des insectes rachitiques
Obèses ou bien moulés du con
Flânent d'étals en étals
Et tripotent la camelote
Les femelles et les beaux mâles
En boxer-shorts ont la cote

Les vacanciers congés payés
Et autres spécimens des villes
Le regard dragueur aguichant
Ou tout simplement innocent
Déambulent guillerets
Se croyant peut-être aux îles
Ou peut-être sur la lune
Et tout cela sur une dune

Ils arrivent à pied au volant
Et par cars n'importe comment
Un essaim de mouches à merde
A l'assaut d'un peu de soleil
Et beaucoup d'anciens soldats
A l'assaut de leur Pyla
Puis une gargote un juke box
Des bikinis de l'oseille
Une libellule de papier rose
Fait vibrer deux ailes en plastique
Sous la brise la petite chose
Fait crépiter son élastique
Pour la joie de quelques gosses
Des barbelés tout rouillés
Du béton gris et souillé
Face à l'océan que c'est moche

Des bunkers attendent l'ennemi
Vaincus presque morts impassibles
Et d'anciens officiers nazis
Fiers des frontières de l'impossible
Viennent y goûter le passé
Et les huîtres d'Arcachon
Le rêve veulent y tasser
Comme un cœur gras au torchon

Cœurs en peine ventres affamés
Un brin de poésie fanée
Et l'homme seul et fin pété
Le rêve et la réalité.

Le tertre

" Pourquoi je l'aimais ? Mais parce que c'était lui, parce que c'était moi! "

Ah c'était un mec
Ce bon vieux Montaigne
Un vrai God ver deck
Long soit son règne

Seul en son castel
Dans sa chambre ronde
Seul la vie réelle
Est de ce monde

Cœur tendre cœur sec
Charade insensée
Poutrelles de grec
Enrubannés

Le prof de philo
Las se fout de lui
Il n'a rien compris
Le gros ballot

Pourquoi donc le blâmer
L'homme de la terre
Laissez-le cramer
A petit feu

Laissez-le planter
Ses choux dans la serre
De son droit sacré
Mais il est feu

Ah la certitude
Est combien meilleure
Que l'incertitude
Parle pas de malheurs

Après la tempête
Le calme plat
Les coups ça embête
Ca rend gaga

Pourquoi et comment
Deux illusions
D'enfants bien souvent
Oh l'allusion
Donc par conséquent
Chez nous toutes choses
Ont leurs fondements
La vie est rose

Donc subséquemment
Nos philosophes
Nient ce qui est blanc
O vie amorphe

O vocabulaire
Philosophique
Spatio-temporaire
Cabalistique

L'idéal étoilé
Est à la mode
Et le seul vrai mode
Indévoilé

Vérité globale
Leurre éternel
Du seul vrai banal
La vie réelle

Tuez le mesquin
Mes bonnes gens
Pour vivre vraiment
Soyez copains

Surtout soyez bêtes
A bouffer du foin
Ménagez votre tête
Du gros tintouin

Si problématique
Des raisonnements
Intelligemment
Philosophiques

Pas de dissections
Sauf en médecine
Tout monokini
En dit trop long

Doux ciel soir d'été
Langueur purpurine
N'en faites pas fi
Mais subissez
Oui il faut subir
Surtout l'impossible

Raison irascible
Tu dois donc mourir

Mais ne versez pas
Dans le pessimisme
Sartrien de papa
C'est un séisme
A bas préjugés
Place aux sentiments
Bêtement grugés
D'un croc bien tranchant
Revenez sur terre
Les sublimateurs
Traitez-vous en frères
Prêtez votre cœur
Prêtez donc au monde
Si cela vous plaît
Mais prenez la sonde
Faites un essai

On peut faire un choix
D'une relation
Cela va de soi
Prière occasion

Dans la nuit deux mains
D'amis se serrent
La Boétie Montaigne
Hommes de la terre

Et de mains en mains
Qu'une longue chaîne
Du monde entier ceigne
La grand peine humaine
Penseurs éthérés
Cet homme de cœur
Pourquoi l'appeler
Un littérateur

Cafard

Mort à la guerre
Mort aux galères
Mort comme un nègre
Que dis-je mort crevé comme un rat
Comme un chien
Comme une misère
Bref comme un hareng saur
Que voulez-vous c'était son sort
Au petit bonheur
Et sur la piste
Plastifiée
D'un billard électrique
Ou électronique
Un petit kyste
Horrifié
Est criblé de néon
De déclics et d'éclairs
Gazouillis mécanique
Couleurs métalliques
Des râles de flippers
Au groin de cochon
Aux fesses souillons
Dans un Eden
De culs de tétons
Et de gangrène
Inassouvie
Deux amoureux
Aux cheveux d'ange
Dorment sans vie
La main dans la main
Les yeux dans les yeux
Dans les bras du malin
Cette sacrée putain

Ma chambre d'étudiant

Dans un parallélépipède rectangle
Le plafond blanc industriel
Et les murs gris sous la truelle
Hétéroclite passent la bague aux angles

Dans son cadre noir l'univers de verre plat
Gagarine sans satellite
Vient dépuceler mes orbites
Récepteurs et de la raison sonne le glas

Et le corbillard des silhouettes prostrées
Répand les fleurs des pellicules
Et mon fœtus déroule sa bande illustrée

La pluie de cristaux vient frapper à nos carreaux
La brume vomit sa pilule
Et nos ronds de fumée bleues bâillent à nos barreaux

Nos hermétiques cellules
Abriment nos bleus serments
Et l'angoisse fugitive
Toutes ces touches hâtives
De la vie sont les ferments
Cachés de nos frêles bulles

La chevelure de vase d'un canal rectiligne
Nécropole marine des couronnes de la lune
Pétrifiée en son miroir d'arsenic et de charbon
Renaît Phénix végétal en mon âme vagissant

Le long des quais d'ombres voilées l'essaim de fées malignes
Modernes ondines du Rhin bétonné en lagunes
Lumineuse traîne d'astres momifiés en chardons
Du chant des usines ronge un cancer envahissant

Et le cafard du gaz de France au gris soleil diurne
Sous le flash éternel des réverbères pyromanes
Par notre douce rose de chair décristallisée
Disparaît sous les flots creuset d'un pétale éphémère

Dans nos cœurs fantasmagoriques cascades nocturnes
Les saintes sensations de ces cathédrales romanes
Par un tourbillon d'amour d'étoiles catalysées
Font jaillir secrets sourires leurs coulées de lumières

Mais quand le monde entre en lisse
L'arbitre devient dément
Et nous subissons l'assaut
De quelques fourbes vaisseaux
Plus forts que les éléments
Nos souvenirs roulent et crissent

Dans son cul de bouteille le cachet magique
D'un trou de balle l'orifice
Fécond brouillard ouvre les cuisses
Se métamorphose en spatangue nostalgique

Dans son effervescente fange un sombre oursin
Se prend pour un astre géant
Et patiemment sort du néant
Plongeant ses pics dans la chair molle d'un coussin

Et les spectres du monde sans trêve défilent
Devant ce grand metteur en scène
Qui moderne Pandore en dénoue tous les fils

Et les maux antiques de l'imagination
Les évanescences malsaines
Mettent nos précieux instants en hibernation

Inventaire

Un paquet
Entouré
De papier
De journal
Plein de paille
Un ruban
Adhésif
Ou du scotch
Comme on dit
En français
Ce qui n'est
Ni français
Ni anglais
Encore moins
Javanais
Mais bourgeois
Tout autour
Du paquet
Entouré
De papier
De journal
A fleurs bleues
De Noël
Ou de Pâques
Je ne sais
Pas au juste
Mais enfin
L'important
N'est pas là
Puisqu'il faut
En effet
Replanter
Au printemps
La patate
Tubercule
En bourgeois
Que contient
Le paquet
Et pourtant

J'avais bien
Acheté
Aux enchère
Avant-hier
La friteuse
Electrique
Du banquier
Déclaré
En état
De faillite
Mais j'avais
Oublié
D'acheter
La réserve
De corps gras
Des en-cas
De la femme
De l'huissier
Qui était
Comme on sait
Amoureux
De sa sœur
Et en plus
Oedipien
Ce qui fait
Que sa femme
Lui donna
A MANGER
Ce matin
De mauvais
Champignons
Comme on dit
En bourgeois
Et non pas
Venimeux
Comme on dit
Et par ci
Et par là
C'est pourquoi

Il me faut
Replanter
Au printemps
La patate
Tubercule
En bourgeois
Que contient
Le paquet
Et ainsi
Malgré tout
Le papier
Qui entoure
Le cadeau
Farce-atrappe
De vingt ans
D'un nigaud
Qui écrit
Des bêtises
Aberrantes
Je n'aurai
Pas de frites
A midi
Car j'avais
Oublié
D'acheter
La réserve
De corps gras
Des en-cas
De la femme
De l'huissier
Qui était
Je ne sais
Plus trop quoi
Mais je crois
Qu'il vaut mieux
Et pour vous
Et pour moi
Que j'arrête
Les frais

De papier
De machine
A écrire
Qui me sert
De papier
A stylo
De brouillon
Quand je veux
Accoucher
Sinon
Il me faudra
Employer
Le papier
De journal
De Noël
Ou de Pâques
Je ne sais
Pas au juste
Qui entoure
Le paquet

Souvenirs d'André Breton

Un diplodocus
Pansus et dodu et joufflu
Remplit son bocal
Sur un champ de bataille
En mangeant ses poux

La lune dans son cercueil
Chantait comme un écureuil
A la plume délicate
Dont les pieds de sélénite
Sont roses comme des rates
Gais comme Pierre Laffite
Ainsi chantent les orties
Qui sont encor de sortie

Mon cœur
Bizarre
Et menteur
Barbare
Et mauvais
Tristement
Pleurait
Ses dents
A minuit
Sans bruit

Enfants

Petits brins de femmes
Et petits bouts d'hommes
Jeunesse dont l'âme
D'un tendre vert pomme
Un grand peut-être
D'espérance permise
Vient à peine de naître
Libre des valises
Qui rident les mains
Du monde adulte
Sans lendemain
Qui chante exulte
Ses possibilités
Autant de solos
Pures nudités
De l'âme enfantine
Petit livre d'or
Où les fées câlines
Ignorent la mort
Où nom de bon dieu
Sur un bout de pain
Nul n'ouvre les yeux
Car nul n'a jamais faim
Où tout est très beau
Sans Hiroshima
Sans conflits raciaux
Grèves sur le tas
Angoisse mortelle
Interrogative
Qui soude à la selle
L'homme et la bête rétive
Quand le couple de fortune
Chevauche les étoiles
Et dépucelle la lune
Pourtant mon chant se voile
Et le crêpe funéraire
De ce mal de vivre
Sans en avoir l'air
Ronge un gamin ivre

Enfance

Son âme enfantine
Au cœur des années
Se met en sourdine
Peu à peu damnée
Par ces deux mille ans
Hérités de ses pères
Qui construits patiemment
Retombent le cul par terre
Un accordéon
Dans ces mains mortes
Un pauvre péon
De sa voix la plus forte
Comédie infâme
Gueule une chanson
Dont la femme est l'oriflamme
Le cœur ouvert aux picaillons
Une barbe de huit jours
Fait la cloche
Avec une pouffiasse
Qui est moche
Pour traîner encore un jour
Leur deux vilaines carcasses
Sous les ponts
Et pour vider son vieux sac
dans sa béante calebasse
Fait ronron
Devant les bajoues à claques
Qui passent
A un coin de rue
Une chatte en faillite
Guette un mâle en rut
En vue d'un bon coït
Sans orgasme
Une enfant geint sous son cataplasme
Une larme en son giron
Lentement s'écoule
Et creuse un rouge sillon
De ses dents de goule

Tour d'Italie

Sommes partis
Et revenus
Par un bien gai
Mois de juillet
Sommes partis en Italie
Un beau soleil
Pure merveille
Un beau ciel bleu
Devant les yeux
Une autoroute
En proue en poupe
A cent à l'heure
Vers le bonheur
En avant toute
Que je te boute
Hors de frimas
Toi qui rimas
Bien trop longtemps
Le doux printemps
Et les beaux jours
Et ses amours
Comme Shakespeare
Sans savoir lire
Un mot d'anglais
Qui ne connaît
Que Roméo
De Marivaux
Par un bien gai
Mois de juillet*
Sommes partis
En Italie
Et revenus
Sans avoir vu
Ni Tour de Pise
Tendre Venise
Ni Vatican
Napolitains
Ni les festins

Des Capouans
Ni éléphants
Ni Hannibal
Toutes nos malles
Sont restées closes
Pour une cause
De mécanique
Qui a fait chic
Vous qui partez
Jamais n'oubliez
Que le bonheur
Peut d'un gicleur
Souvent dépendre
Que les méandres
De tout destin
Sont si coquins.

Jeunesse

Mais que ce mot est déjà loin
Riches possibles de sa verte jeunesse
Cette pensée
Telle un mélancolique papillon
Des temps imparfaits
Des temps passés
T'a-t-elle déjà effleuré
O Passant indifférent
La vie N'est qu'une tartine dis-tu
Pour les uns de chocolat
Et les autres d'autre chose
Il suffit pour son bonheur
De prendre le bon bout
Avant d'y mordre
Ce vieillard
Sans âge
Sans visage
Sans rien
Qui s'en va
Là-bas
Portait un masque charmant
Qu'il aurait pu troquer
Par promotion qui sait
Mais voilà passant
Un triste jour
L'hypothétique conditionnel
De sa vie
Ne fut qu'un sec indicatif présent
Qui aujourd'hui n'est plus hélas qu'un passé.

Littérature

J'ai la mémoire encombrée
Depuis de longues années
Comme les greniers
Poussiéreux
Où s'entassent
Pêle-mêle
Les ressorts rouillés
De vieux sommiers
Les lampions
Dépareillés
Des retraites aux flambeaux
Révolues
Les almanachs
Les journaux jaunis
Gris des ans accumulés
Les élastiques
Les pompes à vélo
Les photos faméliques
Squelettiques rognons
Laissés pour compte
Par les souris
Et les mites
Que c'en est à chialer
Livres bouquins écrits
Imprimés
Manuscrits
Papiers
En rangs serrés
Gueulent en sourdine
Comme des bœufs
Des hongres
Des capons
Troupe d'eunuques infertiles
Latérites craquelées
Où suent
les larmes
De pu
De mes pustules culturelles
Agrippa D'Aubigné

Breton Arp
Samarine
Sebond Raymond
La Fontaine Beauvoir
Sartre
Tolstoï
Du Bartas
Sévigné
Séгур
La Pléiade
Zola
Les écoles
Le théâtre
Ionesco
Becket
La poésie
Apollinaire
René Char
Le roman
L'épopée
La satire
Et toute
La littérature
Se ratatouillent
S'amalgament
Rabotés
Poncés
Vernis
Se bousculent
Se déculottent
Et se lèchent
Le cul
Que c'en est marre
Ras le bol
Ras la patate
Et plein le cul
Qu'un crayon rouge
Aussi haut qu'un building
Une fois pour toute

Y foute le feu
D'une rature
En diagonale
Et que l'alphabet
Se casse la gueule
Comme ton jeu de cubes
Mon enfant
Tout est perdu
Les jeux sont faits
La roue tourne
Depuis trop longtemps
Et le puzzle inhumain
Des mots
De mégalopolis
En villes tentaculaires
Pète d'énigmes
Insolubles
A la face du ciel
Sidéré

Nous il y a sept ans

Je reviens aujourd'hui
Sur les chemins
De nos années
Inopinément
Presque par hasard
Sur les sentiers
D'autrefois dépassés
Déjà loin
Sur l'axe des temps réels
Encore si proche
Sur l'axe des temps idée
Le soleil oblique
Abandonne
Une fois de plus
Les feuilles mortes
Sur le sable roux
De nos vieilles sentes
Les laisse en plan
Comme les autres
Comme les nôtres
Nos années figées
Dans cet instant
Sous l'ombre jaunissante
Des marronniers décomposés
De l'Orangerie
Me font voir
Deux formes enlacées
Qui étaient nous
Qui maintenant
Son loin de nous
Et qui
En raison de cette distance
Sans demander leur reste
Au moindre de mes gestes
S'éclipsent.

Un jour de décembre

Un jour de décembre mouillé
Tu déambules le long des rues
De la ville
Qui autrefois
Ton amour
Accueillit
En quête
Du mythe tabou
La saveur de tes lèvres humides
Erre l'ombre spectrale
Du Stéréo délaissé
Dans les massifs de magnolias
Effeuillés
Dans les boutiques inutiles
Les bistrotts sans convives
Les salles de ciné vides
Plane encore
Le frisson d'un baiser.

La poésie ?

Etre poète, c'est ruminer des choses à dire. C'est mâchouiller de petits haïkaï zonzonnants comme la première asphodèle, c'est siroter les gouttes de rosée à la manière de l'oiseau-mouche, c'est déguster la clapotis du soleil c'est fermer les yeux pour ingérer le monde, c'est dévorer la peau chaude de ton ventre du bout de la langue, c'est écraser tes mamelons entre l'index et le pouce, c'est prendre possession des fibrilles de ton corps pour m'y diluer.

C'est mordre la pulpe charnelle des convergences englouties.

Etre poète, c'est savourer un clafoutis de soleil dans un clapotis de rayons convergents.

Maroc

Maroc un jubé musulman
Mes émois philatéliques
Senteurs de papier dentelé
Chatouille âcre
De gomme usagée
Aux veinules éclatées
Fossilisées
Dans la glu gluante
Dans la poix poissante
Ouvrte sur
Abracadabra de mon enfance
Maroc - fenêtr
Maroc - béance
France - Maroc
Par Air - France
France - Inter
Radio - France
France - Maroc
Maroc - béance
Maroc - fenêtr
Ouvrte sur mes effrayances.

Poésie ?

Les idées fondamentales sont trois en une comme l'idole. La vie, l'amour, la mort. Et Dieu leur fondement.

Sempiternellement fond le mental que les humains font pour se fondre dans l'œuf originel.

Mais mes tics sont autres, plus goulus, plus en forme pour la forme et crève la coquille de l'ovoïde fondement de l'homme.

Le mal de nous

Pourquoi faut-il
Qu'un chouia
D'adrénaline
Ou plus bête encore
Avec toute la connerie
La clownerie
Du monde
Sépare
Ce que nous avons naguère
Réussi.

J'ai mal aux dents
Encore plus au ventre
Malgré ce poing fermé
Qui s'ouvre dans ma gorge
Qui pénètre mes tripes
Se plante dans ma chair
J'ai mal au cœur
Même pas
J'ai mal à nous
A nos années
Et la douleur
Ne vient pas d'ailleurs.

Ma mie

O Toi ma mie si belle
D'un futur parallèle

Je voudrais te chanter
Les douceurs d'une vie
Sans nuage et sans bruit
Tendrement te hanter

O Toi ma mie si belle
D'un futur parallèle

Je voudrais te bercer
Des suaves candeurs
Des fragrances de Fleur
Tendrement renversée

O Toi ma mie si belle
D'un futur parallèle

Je voudrais te nommer
A la face du monde
Là où le rêve abonde
Si tendrement pommé

O Toi ma mie si belle
D'un futur parallèle

Don d'amour

Reçois ce cœur d'or, de diamant, de saphir
Et la chaîne qui pour l'éternité nous lie
Tel un baiser de papillons, un doux zéphyr
Sous le faix duquel nos lèvres chantent et plient

Reçois mon cœur de chair et d'amour et de sang
Et notre vie qui pour l'éternité nous lie
Tel un gage aux astres, une offrande d'amant
Sous laquelle nos corps unis frissonnent plient

Donne tes grands yeux d'amour où l'azur se noie
Tes yeux, oasis mystérieuses où je bois
Le philtre de tes paumes jumelles des miennes

Donne-moi la pulpe de tes lèvres si douces
Et ton trésor oriental garni de mousses
Pour qu'enfin à jamais et toujours tu sois mienne.

Evasion

O chérie mon amour ma douce ta présence
M'est un baume essentiel une source d'eau vive
Qui régénère de ma vieille peau l'essence
Et me fait aborder du paradis les rives

En toi en pensée en cadence je navigue
Le long de méandres inconnus et divins
Au rythme harmonieux de ton souffle et du mien
Nos deux coeurs réunis joyeux dansent la gigue

Quand tels les mâts jumeaux d'une blanche corvette
Fièrement se dressent les pointes de tes seins
Sur la cime desquels éperdu je me jette

Pour tenter d'entrevoir par-delà l'horizon
La ligne d'azur de tes yeux douce vision
La chute frémissante et pleine de tes reins.

Marie-Paule

Marie-Paule ma mie ma tendre mon aimée
Marie-Paule ma suave ma langoureuse
Marie-Paule mon aimante mon amoureuse
Marie-Paule ma belle ma douce pâmée

Marie-Paule mon amante d'éternité
Marie-Paule mon épouse ma femme élue
Marie-Paule mon creuset de félicité
Marie-Paule ma poésie toujours relue

Mon amour se relève en prière joyeuse
Chaque jour que me fait ma déesse merveilleuse
Tel Phénix renaissant sans cesse de ses cendres

Ma flamme grandissante vers les cieux se dresse
Telle les offrandes aux dieux roulées en tresses
Pour me joindre à toi ma mie et ma vie te rendre.

Confidentiel

Comme la carpe je crie ton prénom
Quelques bulles ouatées et silencieuses
Dans l'onde des rivières délicieuses
De tes yeux verts et de tes cheveux longs

Je hurle ton doux nom dans le silence
Et le taraude l'amour qui me porte
Et me vrille ta chaleur pour que sorte
Par bouffées de mon ventre la jouissance

Je crie je hurle je râle et gémis
Comme toi m'amour ma mie quand je jouis
Dans le chaud cocon de tes bras sans bruit

La corde tendue de mon corps frémit
Par tes doux baisers longuement mouillée
Point de rupture de ma vie brouillée.

Gypsophile blanche

Les vagues agitées de ton corps lacté mordent
Les doux rivages de ma tendresse amoureuse
Et lentement viennent échouer langoureuses
Sur les plages semées de rêves qui les bordent

Iles de corail peuplées d'étranges poissons
Tes yeux m'ouvrent aux charmes secrets du plaisir
Sous leur brise rayonnante me font frémir
Gypsophile blanche las prise de boisson

L'explosion douce des feuillages au printemps
Aussi tendre et vive que l'amour renaissant
Dans l'odeur enivrante de l'herbe coupée

Chante sa ballade sans fin renouvelée
Comme les vaches brunes en train de vèler
A l'ombre des grands monts de neige découpée.

Cri

Pourquoi faut-il
En silence
Mon amour crier ?
Dans le désert blanc
Comme un point d'interrogation posé
Mon cri vers toi lancé
Implose
Indéfiniment
Points de suspension
Sans cesse recommencés.

L'amour, plante de vie

Quand les grenouilles aboient les crapauds strident
Quand les roses ont le cœur coupé par la grêle
Dans le mien éperdu dans mes veines il gèle
Un quart de siècle posé comme une virgule

Une alliance qui paraissait éternelle
Doucement s'effritent en points de suspension
Et pleurent dans la nuit mon amour ma passion
Trottent dans ma tête comme une ritournelle

Vienne le temps des roses vienne ton amour
Et que renaisse la plante de vie sans cesse
Le flux et le reflux de nos larmes me blessent

Vienne ton amour vienne l'heure à rebours
Que revive le temps du bonheur partagé
Il me semble que nous ne sommes pas trop âgés.

L'ovale de tes yeux

Une larme d'argent pleure et la vie s'écoule
Dans le flux et reflux du Léthé nos angoisses
Resserrent leur étreinte en nous portant la poisse
Jusqu'à ce qu'au fond de la gorge enfle une boule

Alors un rire claque comme un coup de feu
Et l'ovale de tes yeux m'éclaire le cœur
Dans un vol de gerfauts s'évanouit la peur
Derrière l'écran fluide de tes longs cheveux

Au diable cris et pleurs foin de toutes laideurs
Ouvre tes sens ton âme aux instants de bonheur
Car l'étoile d'azur qui brille au fond de toi

Enfante en autrui de douces constellations
Des jouissances sans pareilles en gestation
S'élancent de toi à moi en frissons de soie.

L'heure des bilans

Quand sonne l'heure des bilans
Nous en allons le cœur en berne
Les yeux auréolés de cernes
Nous en allons le cœur battant

Quand sonne l'heure dernière
Nous en allons flamberge au vent
Le regard sur l'ultime banc
Nous en allons le cœur en bière

Que de joies d'espoirs de doulances
Coulent derrière moi sans fin
Sur les rivages de ma faim

A la poursuite des jouissances
Gibier traqué sans relâche
Jamais à la fin de sa tâche.

J'aime

J'aime me blottir au creux de tes reins
J'aime voyager le long de tes épaules nues
J'aime parcourir sans relâche les plaines de ton ventre
J'aime reposer entre tes seins
J'aime me noyer dans les abysses de tes yeux
J'aime mordre ta chaude chevelure
J'aime dévorer tes lèvres soyeuses
J'aime imprimer la chute de tes fesses dans mes paumes avides
J'aime pianoter les touches musicales de ton pubis
J'aime frotter les cordes sensibles de tes mamelons dressés
J'aime ta langue , tes joues, ton front, ta nuque, tes mains et jusqu'à tes
orteils
J'aime les lignes de ta main si semblables aux miennes
J'aime te préparer en une gigantesque ratatouille dont jamais me lasse
J'aime te croquer, t'ingérer, te manger à m'en faire péter le cœur et la
panse
J'aime.

Crescendo

J'aime ton sourire
J'aime ton regard
J'aime les plis secrets de tes soupirs
J'aime tes éclats de rire
J'aime tes courbes indécentes
J'aime les méandres ombreux de ton sexe
J'aime la source qui en sourd
J'aime les lèvres sanguines qui la bordent
J'aime le bouton d'or de jouissance en son centre
J'aime le pont de tes jambes qui enfourchent ma nuque
J'aime ta chevelure jumelle entre mes dents
J'aime tes frémissements
J'aime tes cris qui les accompagnent
Crescendo
J'aime la corde tendue de ton corps
J'aime ta chair pantelante ruisselante
J'aime tes frissons en cascades

Et j'aime l'étoile de lumière qui jaillit de tes yeux

Vent d'amour

Plonger aux sources vives de la poésie
Pour abreuver ma soif au fil des eaux sauvages
Du fleuve de l'amour charriant l'hérésie
Des plus beaux jours des temps anciens à leur bel âge

Se fondre au plus profond de sa chair frémissante
Pour sombrer dans l'oubli de toute haine hideuse
Et renaître dans la pureté hésitante
Des temps renouvelés d'une autre époque heureuse

Soulever avec force la chape de plomb
Abattre les murs d'injustice des prisons
Briser les canons réduire à merci la guerre

Qui nous étripe tous depuis la nuit des temps
Pour tendre nos paumes ouvertes vers ce vent
D'amour qui sourd du cœur de tous les pauvres hères.

France terre des libertés abolies

O France terre des libertés abolies
Patrie des lois inhumaines des règlements
Où le rêve est enfoui ainsi que la folie
Sous la cendre noire et froide des jugements

Où la poésie n'est plus élevée qu'en serre
Sous un ciel de Plexiglas et d'indifférence
O ma France d'antan que le cœur tu m'enserres
Toi que j'ai chérie dans mes souffrantes doulances

Pourquoi tant de reniements et tant de démente
Pourquoi faut-il sans cesse se battre et lutter
Pour qu'une ultime fois triomphe l'évidence

Et pourquoi faut-il encore et toujours lutter
Contre le monstre hideux de l'humaine bêtise
Mur d'injustice et de feu que la haine attise.

La poésie ?

Langue de poésie dont j'ai sucé le lait
Passant du téton Provençal à l'Alsacien
Ne baisse pas la garde sois vive à souhait
Emprunte au passereau et n'aie honte de rien

Souple et fraîche toujours jeune et hardie rétive
Tu es de ces amants qui font tinter ton rire
Maîtresse tantôt fougueuse tantôt lascive
Tu ne connais que la loi de ton bon plaisir

Règles décrets prisons carcans te sont odieux
Fontaine jaillissante de libre naissance
N'aie cure des censeurs et hurle ta jouissance

Tes mots te font l'égale de celle des dieux
Langue juteuse des aïeux de mes enfants
Mots des fées d'amour vivant et d'enchantements.

Jeu de la marelle

Les enfants de Sarajevo
Entre deux tirs de mortier
Sautent à nouveau
Au jeu de la marelle
Un deux trois
Quatre cinq six
A cloche pied
Pour arriver plus vite
Au septième ciel.

Sang gène

Des casques bleu azur au nom de l'occident
Investissent Pale faisant le salut Serbe
Foulent une terre où ne repousse plus l'herbe
Pour mettre un terme sous l'église de l'OTAN

A la folie des hommes éperdus de haine
Pour qui le frère est l'ennemi qu'il faut abattre
Pour qui l'enfant est une enclume qu'il faut battre
Pour qui la femme est une injure à leur sans gène

Les tortues piégées dans la grotte de corail
De l'île de Cipandan près de Bornéo
Entassent leurs vertes carapaces d'écaille

Comme leurs squelettes ceux de Sarajevo
Lorsque la lumière du jour sous les cieux bâille
Vite anéantie par tant d'horreurs et de maux.

Edith

En toi sur l'onde pure de ton corps
Dans les flots de lait de ta peau il mord
Irisés de très longs reflets bleutés
Tes vastes yeux profonds tels le Léthé
Hiéroglyphes anciens brisent la mort.

Sylviane

S ucre d'orge doré de ses secrets désirs
Y périte blonde de ses nuits tourmentées
L iane autour de qui s'enroulent ses plaisirs
V igne folle qui l'abreuve de sa santé
I cône précieuse qu'au fer chaud il dore
A ube qui jaillit en vagues ourlées d'écume
N e dédaigne pas l'offrande de miel d'agrumes
E t de lait de celui qui tendrement t'adore.

Sylviane

S ucre d'orge doré des jours de notre enfance
Y ang - Tsé - Kiang fleuve bleu aux crues dévastatrices
L iane qui s'agrippe au petit bonheur la chance
V igne si folle aux bacchanales salvatrices
I cône précieuse sur ton socle on dépose
A mour duplicité haine ou indifférence
N'en déplaise aux envieux toutes sortes de choses
E cume des jours muée en eau de jouvence.

Mamie

Matins enneigés sous un soleil flamboyant
Aurores boréales qui jaillissent en rayons de lumière
Mer étale de soies et velours chatoyants
Ile mystérieuse propice à la prière
Eden paradis perdus des enfants confiants.
Matins enneigés sous un soleil flamboyant
Aurores boréales qui jaillissent en rayons de lumière
Mer étale de soies et velours chatoyants
Aubes renaissantes aux caresses si chères
Névés immaculés ô doux noms de maman.
Matins emperlés de rosées évanescentes
Astre vivant rayonnant sa douce chaleur
Méditerranée aux plantes luminescentes
Azalées d'avril sur les bords du Lac Majeur
Noms suaves d'une maman si caressante.

Les neuf sages

Les neuf sages du CSA
Hélas ne sont pas les neuf muses
Qui de tout et de rien s'amuse
Rappelant plutôt les SA

D'antan de sinistre mémoire
Ils préparent de mauvais temps
De l'ordre neuf l'avènement
Condamnent les chansons à boire

Tirent à l'envi sur la vie
Et toute liberté conquise
Sans pudeur et sans honte ils visent
De ma langue affranchie le vit

Lois décrets sanctions et amendes
Sont leurs armes d'élection
Pour nous damer à tous le fion
Jusqu'à ce que tous âme rendent

Les garde - chiourme et mâtons
Sont leurs caves leurs maquereaux
Et leurs palais leurs tribunaux
Les juges les flics leurs bâtons

Les écoutes téléphoniques
Les indicateurs les balances
Les gavent leur gonflent la panse
Qu'ils ont ronde comme les tiques

Leur triste jouissance s'accroît
Quand la langue anglaise recule
Et que la France les encule
Quand notre liberté décroît.

La langue malmenée

La langue françoise de Toubon prend son pied
L'idiome anglais est bouté de taille et d'estoc
Par une Jehanne d'Arc de stuc et de toc
Brandissant l'écu fleurdelisé de papier

Les tristes censeurs brident la jument rétive
A coups bas de projets de lois et de décrets
Et une pluie d'abats nous submerge en secret
Pour assécher de ma langue la source vive

Ils nous taillent le croupion non pas une pipe
Pour nous châtrer comme de vulgaires chapons
En se faisant couvrir par un certain Toubon
Qui à tout va plante son dard de sale type.

Elisabeth

Entre bonne humeur et gaieté tu t'insinues
Liseron coloré serpenté et sauvage
Image douce de petite fille sage
Si discrète si gentille presque ingénue
Aurore matinée de joyeux crépuscule
Belle toujours sans des années subir l'outrage
Et fraîche comme d'un bon champagne les bulles
Ton pas mesuré rythme partout ton passage
Hébé heurtant le poète comme un nuage.

Edith

Enjouée enjôleuse aux cuisses hospitalières
Divine comédie aux trop nombreux lecteurs
Iris bel arc-en-ciel des dieux la messagère
Ton sourire narquois infidèle à mon cœur
Harcèle sans répit mes visions passagères.

Enjouée enjôleuse au sourire charmeur
Déesse vive aux multiples adorateurs
Iris bel arc-en-ciel des dieux la messagère
Temple de l'amour - roi enrubanné de lierre
Hortus Deliciarum je te porte en mon cœur.

Enjouée enjôleuse c'est avec ferveur
Dans la gaieté que tu prodigues tes faveurs
Idole rehaussée d'or entourée de fastes
Tes paupières tes yeux abaissés d'un air chaste
Hypersécrètent à flots les larmes du malheur.

Enjouée enjôleuse c'est avec ferveur
Dans la gaieté que tu prodigues tes faveurs
Idole rehaussée d'or entourée de fastes
Tes grands yeux étoilés abaissés d'un air chaste
Hypnotisent et charment tous tes adorateurs.

Isabelle

Iseut la blonde aux blanches mains de la légende
Serrant contre ses paumes la coupe fatale
Avait cette innocence pure des vestales
Baisant de tout cœur des idoles la plus grande
Elle voguait au gré des vents à travers flots
Laisant sur son île natale ses parents
Livrant son hymen en vue d'agrandir leur ban
Elle allait de l'amour connaître les sanglots.

Magali

Ma petite fille imaginaire idéale

Aurore d'amour parfait et d'un nouveau monde

Grandit depuis très longtemps à l'abri du monde

Au sein secret de mon moi sans penser à mal

Lutinant mes désirs cachés d'enfancement

Ignorant de son vieux père les sentiments

Claire

Ce petit bout de femme ses doux gazouillis
Livrant de beaux sourires clairs et confiants
Au principal du collège en manque d'enfants
Illuminera un soir son bureau son fouillis
Rendant ainsi par son éclat la vie plus belle
En chantant sa première fête de Noël.

Printemps

Pour fêter de la nature la renaissance
Rendons grâces aux dieux de l'amour et du vin
Ivres de sève coulant en nos coeurs divins
Ne freinons jamais l'élan de notre jouissance
Tant que notre vie nous tient chevillée au corps
Et tant qu'à nous deux réunis un nous serons
Même si l'âge venant nous nous en allons
Pour un ailleurs lointain qui ressemble à la mort
Soyons de fermes pousses nouvelles buvons.

Iris

Illumine ô ma déesse les vastes cieux
Rayonne tes doux messages vers tous les dieux
Illustrant les nues aux doux sons de la harpe
Serre autour de mes épaules nues ton écharpe

Robin

Revienne le temps béni de nos illusions
Où tous nos rêves chéris semblaient prendre corps
Bornés à peine par nos désirs en fusion
Illuminant le déploiement de nos efforts
Nonobstant nos doux amours et nos effusions.

Gaël

Garçonnet déjà tu fis don sans perdre haleine
A tes parents d'une intelligence bien saine
Enfant béni des dieux et béni par le prêtre
Laisse tes talents s'épanouir sur ton être

Pour qu'un jour prochain sans pareilles voie fleurir
Autour du monde ta renommée et ta gloire
Universellement reconnues sans faillir
Libre à la fin de toute entrave et de déboires.

La prof de dessin

Mariée depuis peu elle nous enseigna
Des formes des couleurs du dessin les arcanes
Ainsi que tous ceux de la géométrie plane
Puis d'un doux sourire nos œuvres elle signa

Elle était si jolie dans son habillement
Sa jupe rouge rehaussant ses genoux ronds
Ses yeux d'azur illuminant ses cheveux blonds
Que nous rêvions tous de devenir ses amants

Hélas nous sépara la vie professorale
Au gré aléatoire des emplois du temps
Pleins de fougue et d'espérances nous promenant

De tréteaux en palettes et de salle en salle
Sans que jamais nous invita au premier bal
La petite fée au visage de Saint Graal.

Déménagements

Au long de nos déménagements au long cours
Les avons-nous les disséminées les valises
Qui sont du temps devenues autant de balises
Sans jamais reprendre notre vie à rebours

Les menus objets comme paroles envolées
Les amitiés furtives à jamais disparues
Les sommiers vieux serviteurs jetés à la rue
Pêle-mêle souvenirs des instants volés

Griffent d'autant de ridicules en patte d'oie
Tes grands yeux multicolores truités de braise
Miroirs jumeaux de notre amour de nos malaises

Ainsi mes feuilles blanches pleines de toi
Ma muse amoureuse à la mémoire sans faille
Pour laquelle depuis si longtemps je défaille.

Le procureur

Le procureur grand et sec à l'affût furète
D'un air penché de longue fouine avec méthode
Il dissèque précis les questions à la mode
Jamais content ni du gibier ni de sa quête

Flattant du collier les lévriers de sa meute
Douaniers gendarmes flics et juges d'instruction
Couvant du regard ses rabatteurs en fonction
Fonctionnaires publics que la trouille rameute

Ce pendant la jeunesse hurle sa détresse
Enfants désemparés de révoltes rentrées
A force de faire la queue devant l'entrée

Principale de la vie obstruée sans cesse
Par l'égoïsme impitoyable des aînés
Et poing levé défile en un flot déchaîné.

Le pont de la fraternité

Le pont fragile des unions entre les hommes
Torturés déchirés laminés sans pitié
Vient d'être jeté sur des rives d'amitié
Pour que le fleuve de haine d'un coup de gomme

Par la mort des amants à jamais réunis
Par les yeux de toutes souffrances décillés
Par les mains qui se tendent vers les fusiliers
Soit banni des mémoires humaines honni

Que la fleur de cerisier et de magnolia
Eclate enfin dans la chaleur douce et sans heurts
Que la paix partagée revienne dans les cœurs

A l'image sainte de l'amour qui lia
Au terrestre paradis Adam à son Eve
Et que la vie à la fin rejoigne le rêve.

La source de ton giron

Au petit matin frais
Au sortir de la chaleur du lit
Alors que les primes lueurs diurnes
Caressent la chair frémissante du magnolia
J'aime contempler ta nudité en émoi
Où scintillent les feux de Saint - Elme de la nuit passée
J'aime remonter des yeux de galbe doré de tes jambes
Et partir en voyage par delà les chutes de tes reins
Le long d'un sillon chéri
Jusqu'au nid douillet de ta nuque fine
Nimbée de lumière
Dans la flou de tes cheveux d'ange endormi
Gravir les lobes diaphanes de tes oreilles finement ourlées
Marcher à grands pas sur les plateaux de tes pommettes
M'agripper à tes cils
Pour franchir la falaise de ton vaste front embué de rêves
Puis redescendre à pas lents en flânant
La vallée soyeuse de ta gorge
Le regard fixé sur les cimes jumelles de tes seins parfaits
Goûter au grain d'albâtre poli de la peau de tes hanches ouvertes
Et enfin m'abreuver à longs traits à la source de jouvence de ton giron.

Extase

Ma petite gitane fleurie
Les fragrances mystérieuses de ta peau n'ont d'égales
Que l'éclat pailleté d'or de tes yeux
Grands ouverts sur l'infini profond de mon amour
Et celui de tes lèvres soyeuses
Qu'explorateur hardi j'entrouvre chaque jour
Pour pénétrer plus avant les arcanes de la douceur divine
Dans la langueur printanière un peu moite de ton jardin
Aux mille et une jouissances
Où croissent dans l'explosion sacrée des renaissances
Les fleurs sauvages aux subtils parfums
Dont je butine jusqu'à l'ivresse
Du bout de la langue
Les pollens précieux
Les sensations douces
Les spasmes les plus forts
Pour que vienne l'heure renouvelée de l'extase
Des accords célestes
Qui vibrent indéfiniment
Dans l'azur frémissant
Perles de rosée musicales
Sons anciens de la harpe
Que je lèche en tremblant
Au bord de l'évanouissement.

Habit de poèmes

Je veux t'habiller de poèmes
Dans la fraîcheur des mots
Dans la chaleur de ma langue d'amour
T'enrouler
Comme d'un pagne soyeux exotique et léger
A l'image des princes indiens
Qui couvraient d'or de perles rares et d'opales flamboyantes
La beauté de leurs amantes
Nichées au plus secret de leurs palais
Je veux te vêtir jour après jour
Jusqu'au jour ultime
D'un voile transparent de poésie cristalline
Dont la nudité peut-être
Pourra rivaliser avec la tienne
Mon amour
Fileur infatigable de métaphores liées
Sous mes doigts grossit la quenouille des mots
Pour alimenter la trame que j'ourdis
En vue de tisser et d'enrouler sur l'ensouple
La soie précieuse des vêtements intimes
Qui te seront autant de parures inutiles.

Le son de ton corps

J'aime le son de ton corps au fond de ton lit
Quand l'ivresse de la jouissance nous saisit
Les longs trémolos des violons longs polis
Par des années de langueur et de poésie

Ululent sans fin leur plainte gémissante
Quand au printemps fané pleurent les magnolias
En longues gouttes perlées déjà blêmissantes
Sur l'amour d'antan qui pour toujours nous lia

De cette symphonie sans cesse renaissante
S'élève la voix flûtée de ma clarinette
Qui répond à celle plus fine et vagissante

De ta lyre sacrée quand autour de ma tête
Le pont de tes jambes vers l'extase m'entraîne
A mesure que l'amour fou gonfle mes veines.

Le pont de tes jambes

J'aime le son des corps au fond de notre lit
Quand l'ivresse de la jouissance nous saisit
Les longs trémolos des violons longs polis
Patinés par des caresses de poésie

Chantonnent en duo leur plainte étourdissante
Quand au printemps fleurissent les magnolias
En longues notes filées parfois rugissantes
De sensations fortes et triomphantes à tout va*

De cette symphonie variée et renaissante
S'élève la voix chantournée de l'épinette
Qui répond à celle plus fine et frémissante

De ton sistre mutin quand autour de ma tête
Le pont de tes jambes vers l'extase m'entraîne
A mesure que l'amour fou gonfle mes veines. **

VARIANTES :

* De sensations rondes et fortes à capella

** Jusqu'à la voie lactée qui déroule sa traîne.

Le cerisier de Waldkirch

Le cerisier planté lors de ce jumelage
Qui l'an dernier nous lia à l'Allemagne
A pris racine sur le sol de Charlemagne
Explosant dans la prime force de son âge

En quelques fleurs blanches si vives d'espérances
Sous la brise printanière et ensoleillée
A l'ombre tutélaire des longues veillées
Des professeurs de Langues vivantes en transes

Qu'il vienne finir le blason sur le ciel d'azur
De Waldkirch la riante cité à l'église
Encadrée par le hêtre et le chêne au mercure

Surmontée par la croix dorée qui dans la frise
Se répète en écho au désir d'amitié
Que rugit le lion pourpre des initiés.

L'arbre à sexes

Les arbres à sexes déploient leurs vulves au printemps
Réjouis par les primes gouttes de soleil
Puis dressent leurs verges à l'automne vermeil
Et jouissent des caresses d'abeilles entre temps

Ainsi comme le magnolia enliantés
Nous jouissons longuement l'un dans l'autre enchâssés
Jusqu'à ce que peines et doulances soient chassées
De notre vie effrénée au fil des années

Ma mie si belle que j'aime au-delà de tout
Emmêlés nous sommes l'arbuste hermaphrodite
Unique en deux amants qui jamais ne se quittent

Nous formons le couple siamois en un tout
Un seul cœur tous deux nous habite par tes yeux
Lorsqu'au plus profond de toi je demeure heureux.

Fleur d'amour

Sous la bourrasque d'amour les fleurs fécondées
A grands coups de boutoir entrouvrent leurs corolles
Qui peu à peu se pâment tombent sur le sol
Les pétales roses de plaisirs inondés

Recouvrent le gazon emmiellé de rosée
Pages blanches de nos poèmes enliassés
De nos ébats amoureux de nos embrassées
Douce défroques de jouissances enfiévrées

Ainsi nous entraîne la tempête des sens
Quand rivé à tes hanches la houle nous tire
Vers l'abîme insondable aux précieuses essences

De ta fleur d'amour épanouie qui m'attire
Et doucement m'enivre jusqu'à la folie
Toi ma mie si belle ma tendre si jolie.

Poisson d'avril

Sont-ils devenus fous
Ces gens là qui gouvernent
Pour tous nous mettre en berne
Et nous tordre le cou
De notre libre espoir
Sans peur du sacrilège
Font tourner le manège
Des abus de pouvoir
A tour de bras décrètent
Nos vocables interdits
Et publient des édits
Qui annulent nos fêtes.

Voyage au Lac Majeur

Paons blancs et camélias de l'île Borromée
S'épanouissent au printemps renouvelé
Lancent leurs appels d'amour aux fées esseulées
Afin de l'hiver les rigueurs gelées gommer

Les premiers font la roue pour séduire leur belle
Les autres ouvrent leur cœur pour l'offrir aux abeilles
A l'heure où les amants embrassés se réveillent
Fourbus pour une fois encore se mettre en selle

Ainsi je veux t'aimer jusqu'à la fin des temps
Sans cesse fondre ma chair vive dans la tienne
En éclaboussures d'escarbilles flambant

L'or de ta jouissance au vif-argent de la mienne
Pour que perdue dans tes yeux l'éclat d'azur
Que fit naître un jour béni des dieux l'amour pur.

Souvenances

Un soir d'été t'en souviens-tu
Au gai retour du bal
Je t'ai aimée t'en souviens-tu
Au bord d'un chemin sale
Sous la lune et sous les étoiles
A l'ombre des sapins
Je t'ai défaite de tes voiles
Sans être pris de vin
Nous étions ivres d'amour fou
Du rythme de la danse
Et de nos baisers dans le cou
La folie de nos sens
De ce soir là t'en souviens-tu
Quand d'un coup tu m'as pris
Cuisses ouvertes t'en souviens-tu
Les reins dans les orties.

Le pain de sucre

Quand nous fîmes l'amour pour la première fois
C'était à flanc de coteau sur le Pain de Sucre
Nous n'avions pas à l'époque de draps de soie
La nature toute nue fut notre seul lucre

Une brassée de fougères fut notre couche
Et les bras des grands chênes notre ciel de lit
Pour figurer nos meubles quelques vieilles souches
Bien garnies de monnaie du pape et d'ancolies

Mais déjà sous tes doux baisers mis en émoi
Avec les seuls oiseaux pour uniques témoins
Par tes grands yeux je te laissais venir en moi

Comme une fée en sa demeure aux petits soins
Pour toi la peau fraîche de tes cuisses offertes
Renversée et pâmée sous moi sur l'herbe verte.

A l'affût du bonheur

Tout comme les parfums et fragrances subtils
De nos amours folles déchaînées et nombreuses
Le temps transmué en poèmes est volatile
Pour en saisir une seule goutte heureuse

Il faut guetter sereinement l'instant propice
Où naissent fugaces les images furtives
En équilibre instable au bord d'un précipice
Et demeurent à l'affût des pensées rétives

Quand survient l'éclosion des sphères idéales
Dans l'explosion des nébuleuses affolées
Les étoiles d'or fécondant mes envolées

En queues flamboyantes de comètes astrales
Se noient dans l'eau limpide de tes vastes yeux
Juste au moment où l'extase nous rend heureux.

La quête

La belle éplorée était gaie en ce printemps
Sur les plages de Normandie elle courait
Entre deux averses attendant le beau temps
Sur ces cheveux coupés la cendre encore couvait

Son anneau d'or se balançait au gré du vent
Sur sa poitrine baignée de larmes de bruine
Les yeux dans la nuées elle allait comme avant
Laisant derrière elle sur la plage les ruines

Ainsi nous pousse sans répit ni fin la vie
Qui toujours avide nous bouscule et nous fuit
Impitoyable à notre cœur à nos envies

Mais si tendrement douce quand renaît sans bruit
Dès la première goutte de soleil la fleur
De nos amours toujours en quête du bonheur.

L'air frais vivifiant

J'aspire à longues goulées l'air frais vivifiant
De nos jeunes années ployant sous la verdure
En lourdes grappes de fleurs de fruits florissants
Et d'amour fleuri renouvelé qui perdure

Au-delà des saisons affolées qui s'animent
Alors la fraîcheur de ton souffle chaud m'imprègne
Sillonne mon corps à longs traits et mon cœur baigne
D'une aura divine qui chante comme un hymne

L'alléluia de nos deux êtres réunis
Caressant ma peau soudée à la tienne en transe
Sans que jamais ne brise la douce cadence

Mes lèvres avides qui cherchent ton sein bruni
Pour en sucer sans fin les jouissances lactées
De l'automne à l'hiver au printemps à l'été.

Séverine

Soliloquant sans vergogne dans son enfance
Elle parlait déjà le langage des fleurs
Vive à souhait dans ses yeux on voyait son cœur
Exploser en secret le futur des jouissances
Rognant les barreaux de son parc de ses quenottes
Irradiant la maison de gouttes de soleil
Nourrissant son humeur de caprices de sautes
Elle paraît ses pinceaux de fée de merveilles.

Désir

Mon corps endolori sous l'ondée printanière
Comme les chênes des marais du boulevard
Qu'enfourche Iris la déesse primesautière
Exulte et vers les cieux changeants plante son dard

Ma mie énamourée l'eau pure de tes yeux
Illumine de même notre chambre obscure
D'un coup métamorphosée en azur joyeux
Lorsque dans tes bras tu me prends sans avoir cure

Ni du jour ni de l'heure nocturne du lieu
Pour m'enlever tel un fétu dans la tempête
Sur les ailes d'or de ton désir bienheureux

En faisant exploser les couleurs dans ma tête
Pour enfin m'entrouvrir du paradis les portes
Quand pantelant je crie pour toi d'une voix forte.

Câlins

Après une journée prospère en courbatures
Méningées j'aime reposer ma chair mes nerfs
Durement éprouvés auprès de ma très chère
Et m'étirer comme un chat sur une fourrure

Dont le grain onctueux et la soie langoureuse
Eveille en moi un écho de bonheur parfait
Doux jumeau de celui que ta bouche me fait
Quand elle court le long de mes fibres nerveuses

En câlins caressants qui s'allongent sans fin
Et dont le vol qui tourbillonne et papillonne
Jamais ne peut rassasier ma trop grande faim

De toi ma mie m'amour dont les grands yeux entonnent
La chanson divine de l'extase suprême
Lorsque tu me prends dans tes bras et que tu m'aimes.

Déferlante Bretagne

Un jour de grand vent et de tempête furieuse
Sur les côtes de Bretagne les plus sauvages
Alors que les vagues déferlaient avec rage
Tu connus l'extase poétique amoureuse

Des embruns des nuées et des rugissements
D'une mer démontée dont les parfums puissants
Les formes tourmentées et les couleurs sombres
De ta vie si passionnée évoquait les ombres

Sur la plage immense tu courbais l'échine
Les cheveux fous et tes grands yeux noyés de sel
Toute auréolée de ces zébrures si fines

Des orages de la destinée pourtant belle
Quand s'ouvrent devant nos pas les portes d'amour
Des émotions nouvelles qui durent toujours.

Déshabillage

Les arbres s'habillent pendant que tu t'effeuilles
De tes vêtements sous le soleil de l'été
Leurs pousses déploient leur beauté
En écho à tes charmes divins qui me cueillent

Frémissant des plaisirs délicieux qui s'annoncent
Sous tes voiles féminins qui doucement tombent
Et voltigent à mes pieds quand tes yeux d'amour bombent
Mon sexe avide et fier qui dans le tien s'enfoncé

Pour former à deux un seul être dénudé
Planté en toi je développe nos feuillées
En deux parties qui se complètent bien soudées

Puisant mes forces dans l'eau verte de tes yeux
Pour nous revêtir de longs frissons merveilleux
Des doigts de pied aux racines des cheveux.

Réunion de district

La salle des fêtes du lycée Koeberlé
Métamorphosée en salle polyvalente
Au plafond gris rongé d'une lèpre lente
Qui ses voussures effrite faute de blé

Sur l'estrade ancienne et les tables d'examen
Où planté avec mes pairs en rangées d'oignons
J'écoute de ma hiérarchie les opinions
Pour de temps en temps enhardi lever la main

Quant le sujet abordé tourne en rond d'ennui
Et qu'il se mord la queue qu'il a triste en bâillant
Sous l'averse des philosophies s'enrayant

En pluie d'abat dans le tumulte et dans le bruit
Autour de la notion de projet de secteur
Faisant l'impasse des nécessités du cœur.

Gris sur gris

Griserie des haïkus zonzonnants
Sur fond de ciel d'azur
Poésie de l'enchantement
Gris sur gris
Labyrinthe des stratégies
Laideurs des options génie.

Le micro entre le pouce et l'index
Le cul dans la pourpre
Il rêve
De Francs en kilo
De kilofrancs
Poussant de temps à autre
Un hum d'approbation
Scandant les interventions
De combattants perdus
Dans la jungle des non - classes prépa
Moyens nous sommes
Cadres - cadrés nous sommes
Où allons-nous
O capitaine
Les îles solitaires frangées d'écueils et d'écume
S'éloignent
Dans le brouillard des blablablas.

L e conférencier et son micro

L'index pointé
Sur la jungle des sigles
Comme le serpenteaire
Jean le blanc le circaète
Qui ne peut être père
Qu'une fois l'an
Sur les crimes neigeuses
Il plonge en piqué
Sur les statistiques
Piqués dites-vous
Oh oui !
Cela semble vérifié par les statistiques
Il plonge en piqué
Car il adore les clignotants
Electriques
Des sections productiques
Unifiées
En trois parties divisées
Triangle inscrit dans la sphère
Comme dieu le fils et le Saint-Esprit
Sortons les archives
Les images sublimes
Et gavons-nous de réussites
Féminines
Mais l'échange dérape bourgeoonne file
Espoir d'une discussion lutte bagarre générale ?

Las
Le reflux
Il s'agrippe à son impudique instrument
Et je suis rivé à un abyssal ennui.
La filière fille
Dans l'ombre cathodique
Entre Strasbourg et Sélestat
S'est perdue
Méandres obscurs
Du parcours d'orientation
L'âme féminine n'en a cure
Pas plus que les garçons.
Atteint d'un priapisme
Triomphant
L'indécence de son verbe
Heurte ma langue de poésie
Quand il enserre impudique
Son instrument.

Ma langue franche

Le ministre de la francophonie
Sur la langue française légifère
Dans les odeurs les senteurs délétères
D'un bureau où stagne la dysphonie

En ronds de cuir comme ronds de fumée
Imprimés dans la chair tendre et vive
De ma langue poétique enrhumée
A coups de décrets qui le clou me rivent

Des hommes de la Pléiade les mannes
Errent encore sur les bords de la Loire
Abreuvant leur soif sans cesser de boire
A la fontaine des langues romanes

Teintées de parlers vivants empruntés
Aux hellènes aux Francs et aux Allamants
Du verbe puissant éternels amants
Fécondant toujours la langue des fées

De leurs caresses grisantes et nouvelles
Elles frissonnent de jouissance et d'aise
Comme toi mon amour quand je te baise
Les lèvres de ta bouche jumelle

Pourquoi laisser à un gouvernement
Le soin de régler le cours des étoiles
Ma langue sans lui sait gonfler ses voiles
Pour prendre le large et fuir les tyrans.

Marlène

Mi ange mi-démon femme-fleur désirable
Au pays des rêves dans une pluie d'étoiles
Radieuse elle nous réinvite à la table
Ludique du temple des dieux qui nous dévoilent
En riant d'aise l'azur divin de lumière
Nubile fraîche et tendre qui court sur ses toiles
Et charme ici - bas les plus sévères.

A vous

Le mouvement des proviseurs des principaux
Par décret du ministre devenus mobiles
S'est figé dans l'air de notre temps immobile
Par peur de l'aventure et pour sauver sa peau

Sur les traces des poètes au bord de la Loire
J'aurais bien volontiers exercé mon métier
À l'ombre des ormeaux et en toute amitié
Sous la forme d'un sonnet mes joies mes déboires

Je vous aurais dans tous les détails exposés
Hélas la commission paritaire autrement
En a décidé à moins que bien trop gourmand

Je n'ai été quand sur ma feuille j'ai posé
Mes vœux numérotés et dans l'ordre exprimés
Pour ne figurer sur la liste des primés.

Bonne fête

Reçois cette corbeille d'osier et d'azalées
Comme une offrande à l'antique à la perfection
De ton travail hors pair et de la séduction
De ton sourire sage éclairant les allées

Et venues des hôtes divers de ce collègue
Beatus vibrant comme une ruche d'abeilles
Par tous les temps qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil
Dans ton bureau où passe sans cesse un cortège

D'élèves à consoler et d'enfants en peine
De parents inquiets cherchant des renseignements
D'enseignants stressés quémandant du mouvement

Les résultats qui viennent de paraître à peine
En chacun tu verses ton baume avec constance
Dissipant d'un regard les plus grandes souffrances.

Mon doux pays de poésie

Ici ou ailleurs peu importe le décor
Sur les bords du Rhin sur les rives de la Loire
Survivent encore les poètes à leur gloire
Dans nos coeurs et dans les fibres de nos deux corps

Où crépitent les feux de joie de la Saint - Jean
A chaque fois quand mes yeux rencontrent les tiens
Ou quand mes lèvres gourmandes frôlent ta main
Je fais fi des lieux qui nous entourent et des gens

Ma mie m'amour mon doux pays de poésie
Mon pays de Cocagne aux régions azurées
Qui me donne l'extase sans la mesurer

A l'aune des viles tristesses de la vie
Quand dans l'oasis que tu m'offres je me perds
Dans l'onde douce et tranquille de tes yeux verts.

La tonte

A force d'être tondu les moutons
La peau exsangue vont se réfugier
Dans leur bergerie jusqu'au plus profond
Du troupeau de leurs brebis horrifiées

Sans leur toison laineuse les béliers
Des bergeries des époques nouvelles
Ne séduisent plus guère les femelles
Auxquelles ils étaient jusqu'ici liés

Des cicatrices que font les cisailles
S'écoulent toutes leurs forces et leur sang
Toute honte bue leur chef abaissant
Quand leurs anciennes amantes les raillent

Ainsi de même tondu nous le sommes
De plus en plus des bêtes les égaux
Les juges brandissent leurs arsenaux
L'égaux nous réduisant en pauvres sous - hommes.

Prix Pulitzer de la photo

Petite fille noire dont les côtes saillent
Et dont la vie trop courte ne fut qu'une suite
D'horreurs de famines d'épidémies de fuites
Qui t'embrasent toute telle un fétu de paille

Résignée tu t'accroupis dans la position
Du foetus qui naguère t'apporta la joie
Dans le sein de ta mère toujours aux abois
Un vautour guettant ton ultime réaction

Dans ce paysage désolé du Soudan
Prend ton mal en patience en rêvant de festins
Alors que dans les souffrances tu meurs de faim

Dans la posture qui te vit naître pourtant
Genoux pliés les mains jointes la tête en avant
Dans une dernière supplique aux tout - puissants.

Virée au Lac Majeur

Le spécialiste d'Hendaye - Toulouse
Des chemins de l'Ariège et des bouses
Après quelques incursions en Alsace
Pour y suivre sa compagne à la trace

De nos joies italiennes au Lac Majeur
Va finalement soulever le voile
En sillonnant l'Estérel en plein cœur
Ironique le nez dans les étoiles

L'hôtel Novarra place Gambetta
Vue sur l'embarcadère des trois îles
En ville à Verbania - Palanza
L'accueillera sans se faire de bile

Quelques millions de Lires italiennes
Suffiront amplement à satisfaire
Les besoins illimités des compères
Qui joindront leur compagnie à la sienne

Ma soeurette aux gouttes si merveilleuses
Que tu n'oses nommer miraculeuses
Il nous tarde vraiment autant qu'à toi
De serrer dans nos bras ton frais minois.

A propos du photographe

Le photographe a-t-il pris la petite fille
Dans ses bras quand le dé clic de son appareil
S'est tu a-t-il fait fuir l'oiseau de mort pareil
Aux harpies qui les yeux des vivants trouent et vrillent

L'a-t-il serrée contre sa poitrine souffrante
Pour lui murmurer dans l'oreille une berceuse
Echo d'autrefois des vieilles comptines heureuses
Puis l'a-t-il enfin menée le long de la sente

Sablée d'or qui conduit au paradis des hommes
Où nul jamais ne manque d'amour ni de pain
Où les innocentes ne crèvent pas de faim

Où les enfants ne sont pas des bêtes de somme
Où le malheur n'est pas épinglé en vitrine
Au pays où la gloire est jetée aux latrines.

Testament

Quand à la fin d'une longue vie nous mourrons
Quand la faucheuse notre compte soldera
Quand nous serons mués en impalpable aura
Et quand nos âmes dans l'au - delà vaqueront

Après une vie ronde et pleine de jouissances
A lire le florilège de nos émois
A feuilleter les pétales roses de soie
De ton cœur de ton corps ouverts à l'espérance

Lors en un ultime sursaut je veux brûler
D'amour étincelant de flammes amoureuses
Me consumer en léchant ta peau langoureuse

Et tes cendres aux miennes dans une urne mêler
Pour autour de nos anneaux gâcher le ciment
De notre tendre passion d'éternels amants.

Mon amour

Je veux te recouvrir jusqu'à la fin des temps
De bouquets champêtres d'amour et de caresses
Où le désir chatoyant se mêle aux tendresses
En gerbes odorantes si lourdes d'encens

Sensuels enivrant mon âme flamboyante
Qu'elles me font songer sans fin aux doux trésors
Que prospecteur inlassable de ton beau corps
A la douceur rare et soyeuse qui me hante

Je fais naître avide à la lumière du jour
Les senteurs colorées en pleine floraison
Fusant en feux d'artifice de pâmouison

Font de toi le jardin des délices d'où sourd
L'eau de jouvence vive et fraîche qui nous oint
Quand mon corps éperdu au tien pâmé je joins.

Annette

Après que fut coupé le cordon qui liait
Nos propres enfants à ton ascendance
Nous partîmes ailleurs vers d'autres dépendances
Et tous deux vivons heureux loin du faix
Terrible que tu désirais nous imposer
Timide parfois sans vraiment oser
Exercer ton droit de mère que tant je hais.

A ma mère

Enserrer en griffant de ton fils le destin
Insulter en sifflant celle qu'il a choisie
Déchirer sa famille comme les harpies
Aboyer comme un chien pris de rage et de faim

Ce n'est pas bien beau ma mère ce n'est pas bien
Quand te prend de tes années révolues l'angoisse
Ne venge pas ta vie en nous portant la poisse
Le temps qui s'emballe fuit pour nous aussi bien

Si ces paroles de paix tu ne veux comprendre
Une dernière et très juste résolution
Comme ultime solution à nos relations

Il me faudra au final prendre pour suspendre
Le cours des dernières journées si orageuses
En seras-tu ma mère pour autant heureuse ?

La trahison de Gorazde

La trahison de l'homme dieu se perpétue
En notre temps de désespoir de déchirure
Où l'amour humain ne trouve plus d'ouverture
Sur la vie car partout on vole viole et tue

Au mépris de tous les commandements sacrés
Dans le but peu louable d'obtenir la gloire
Et un peu plus de pouvoir ou de territoires
Sans penser aux enfants et aux gens massacrés

Ainsi va la vie depuis un million d'années
Que les hommes au nom de leurs mauvaises raisons
Lâches et cupides psalmodient leurs oraisons

Au démon immonde de leur enfer damné
Leur planète en forme d'orange au halo bleu
Où ils pourraient vivre s'ils le voulaient heureux.

Lâcheté

Le drapeau bleu des onusiens est ramené
Sur Gorazde ville martyre de Bosnie
Où l'occident tous ses engagements renie
Transformant ses habitants en damnés

Pour les livrer aux troupes Serbes sans vergogne
Sous un déluge maudit de fer et de feu
Qui n'épargne personne ni riche ni gueux
Pendant que sur les collines le canon cogne

Les avions américains sillonnent le ciel
Et de temps en temps distraits se trompent de cible
Pour nous faire sombrer dans l'horreur indicible

Sur les ondes les fossoyeurs crachent leur fiel
Pendant qu'une ville entière vive s'embrase
Et que les descendants des fascistes la rasant.

La guerre

La volonté de liberté de l'occident
Battue en brèche vient d'accoucher d'un mort-né
Par la peur du carnage et les forfaits bornée
Elle consacre sans honte ses reniements

De la corne d'Afrique livrée au pillage
Aux derniers indiens d'Amérique exterminés
D'une guerre à une autre à peine terminée
La bêtise humaine encore et toujours enrage

En faisant le tour de notre unique planète
Rayant d'un trait de feu funèbre et sans pitié
Au nom vil de la haine et des inimitiés

Le beau cèdre du Liban tranché à la tête
Les eaux si saintes du Jourdain en Palestine
Et les peuples qui s'affrontent en guerres intestines.

La haine et l'amour

La grande fourmilière la terre s'agite
Ses soldats en armes défilent en colonnes
D'un bout à l'autre de la planète ils canonent
En suivant de la haine l'immuable rite

Qu'ils soient maudits pour leurs horribles exactions
Qu'ils soient punis pour les crimes qu'ils vont commettre
Qu'ils soient châtiés durement avant de mettre
Le monde entier à feu et à sang sous l'action

De leurs vils canons de la purification
De Sarajevo au vieux pays des Zoulous
Tous les fous sanguinaires sont de tous les coups

Je réclame des faussaires l'abdication
En suivant de l'amour des hommes l'évidence
Pour ne pas m'engloutir dans la désespérance.

Robin

En ce jour anniversaire de ta naissance
Où le péril l'avait disputé à la joie
Je voudrais encore te crier mon émoi
Heureux et fier avec ta maman de la puissance

De cet amour qui nous unit qui te fit naître
Mon fils pour jaillir en force en pleine lumière
Toi si frêle alors mais à notre cœur si cher
Mon fils que nous avons porté du rêve à l'être

Pendant plus de vingt années dans l'incertitude
Du futur de ta chrysalide mise au jour
Dans la folle espérance du bonheur toujours

Renouvelé pour nous donner la plénitude
Dans cette vie par bien des organes troublée
Mais par les lueurs de l'arc-en-ciel éclairée.

La veille de ma belle endormie

Vénus Callipyge dont les lignes me hantent
Au moins autant que ta poitrine pigeonnante
Quand la nuit tu t'imprimes en moi pour que je sente
Les contours de ta belle personne étonnante

Tes courbes divines qui épousent mes formes
S'alanguissent bien relâchées dans ton sommeil
Pendant que mes caresses doucement réveillent
Les pointes de tes seins qui lentement s'endorment

Que j'aime ainsi passer mes nuits à te veiller
A la recherche de frissons et de soupirs
Quand mes dix doigts sur ta peau s'étirent

En prenant bien garde d'aussitôt t'éveiller
Je veux repeupler tes rêves de mon amour
A l'heure où ton esprit engourdi s'énamoure.

A ma trop chaste déesse

Vénus Callipyge dont les lignes me tentent
Au moins autant que ta gorge épanouie
Que ta source de vie entre tes cuisses enfouie
Et que tes yeux truités de braise qui enfantent

Mes rêves les plus doux mes frissons amoureux
Mes tendres métamorphoses de l'existence
Quand dans tes bras accueillants naissent mes romances
Qui expirent sur mes lèvres d'amant heureux

Pour parcourir depuis le long de ton échine
Les contrées si variées de ton anatomie
Qui me pousseraient parfois à la sodomie

Si ne pointaient les délices de ta poitrine
Si tu ne dévoilais ton oasis ombreuse
Source féconde de nos extases nombreuses.

Sonnet remanié

Vénus Callipyge dont les lignes me tentent
Au moins autant que ta gorge épanouie
Que ta source de vie entre tes cuisses enfouie
Et que tes yeux truités de braise qui enfantent

Mes rêves les plus doux mes frissons amoureux
Mes tendres métamorphoses de l'existence
Quand dans tes bras accueillants naissent mes romances
Qui expirent sur mes lèvres d'amant heureux

Errent parfois avant d'expirer sur les tiennes
Où je dépose mes plus suaves baisers
Papillonnant à tire d'ailes d'un vol aisé

De tes paupières chastes que je fais miennes
Aux lobes délicats de tes oreilles ourlées
Où je susurre ma chanson dans la foulée.

Promenade au Hungerplatz

Au cours d'une promenade dans la quiétude
Embaumée d'une belle journée printanière
En amoureux des bois sortant de leur tanière
Fuyant du temps trépassé les vicissitudes

Nous allons déambuler le long de l'allée
Bornée d'amas rocheux aux formes athlétiques
Semés là au gré des mouvements tectoniques
Dont la vie s'est emparée dans son emballée

De frémissements renouvelés saisonniers
Pour émailler nos pas d'une couche neigeuse
De cardamines et de fleurs de merisiers

Les yeux dans les nuées par bouffées amoureuses
Les senteurs si parfumées de l'écorce rêche
Montent en nous avec les odeurs de l'herbe fraîche.

Mon florilège inépuisable

Assis à tes côtés je feuillette les pages
Du meilleur florilège que tu m'aies donné
Le soleil t'auréolant d'un halo doré
Rehausse l'éclat de tes courbes bien trop sages

A mon goût quand d'un geste preste tu dégages
Le plus beau couple de colombes qui roucoulent
Mon regard dans des replis bien charmants se coule
Profitant des indiscretions de ton corsage

J'en aime à la folie les reflets scintillants
Et les attaches fines comme des diamants
Qui sous la soie qui bâille entrouvre à ton amant

Les portes d'un paradis si émoustillant
Qu'il perd parfois la tête pour plonger ses lèvres
En avant vers ces délices dont tu le sèvres.

Contemplation

J'aime contempler ta nonchalance gisante
Sur les coussinets accumulés du salon
Dans un implacable halo de soleil blond
Quand tes vastes yeux lisent une histoire grisante

Mais ne m'accuse pas de mauvaises pensées
Si d'aventure distrait tu me surprends
En train de m'abîmer dans le contentement
D'une contemplation que tu juges insensée

Alors qu'elle est pour moi le baume nécessaire
De mon cœur éperdu qui chaque jour défaille
Quand tes charmes si mystérieux je détaille

Sans jas me lasser de sournoisement défaire
Les lacets les plis de ton corsage soyeux
Qui abrite mille trésors dignes des dieux.

La chute d'un monde

L'occident barbare sacrifie au dieu serbe
Les femmes les enfants les vieillards sans défense
Et confabule pour garder bonne conscience
Sur le champ du carnage il dépose ses gerbes

D'hypocrisie et de lâchetés en faisceaux
Et se voilant la face au récit des soldats
Humiliés qui reviennent penauds du combat
Sur l'abomination il appose son sceau

Si la croix consacra la chute des romains
Que son héritier qui l'entache d'un grand crime
Songe au sort qu'au bourreau réservent les victimes

Est-ce en laissant faire et en s'en lavant les mains
Que nos aïeux construisirent notre bas monde
Où j'entends près d'ici la vengeance qui gronde.

Bucoliques

Les effluves subtils des amours saisonnières
Des courlis des grenouilles et canards sauvages
Montent de l'étang aux eaux tranquilles où nagent
Les carpes et tanches des roseaux prisonnières

Une libellule effarouche les chandelles
Des premiers pissenlits qui sur la rive essaient
Parmi les violettes et muguets que j'aime
Où s'abritent les éphémères demoiselles

Quand j'imprime mon pas pesant dans le terreau
Humide et souple des forêts de l'Ill au Rhin
Mes sens à l'affût du moindre frisson des eaux

Des formes fluides qui naissent meurent en vain
Le chant du pinson comme une brise très vive
L'amour pour toi qui toujours croît en moi ravive.

Claudine

Culbutant allègre les traditions
Libre comme l'air le plus pur le plus vif
Au seuil de ta vie d'adulte tu griffes
Une fois encore avec exaltation
L'autorité de ta mère hargneuse
Dans le but avoué d'être toi-même
Ignorant superbement l'anathème
Ne désirant qu'une chose être heureuse
En épousant l'homme mûr que tu aimes.

A ma fée chérie

Le bonheur hélas dépend de fort peu de choses
D'un pneu usé d'un niveau d'huile insuffisant
D'une pompe essoufflée d'un freinage glissant
Ou d'un coeur fatigué souffrant d'une overdose

De travail acharné pour vivre au quotidien
Les jouissances terrestres sans jas me lasser
De ton fol amour dont je ne puis me passer
Car il est pour mon âme comme un don divin

C'est pourquoi chaque jour que tu me fais m'embrase
Davantage à chacun de tes si doux sourires
Que me dessinent tes yeux dans un grand fou - rire

Tu formes mon socle d'airain la ferme base
Sur laquelle s'appuient les forces qui me restent
Pour adorer ma fée le moindre de tes gestes.

Ultime ultimatum

L'occident envoie une poignée d'anges bleus
Qui chevauchent de frêles coursiers de fer blanc
Fleur au fusil rétablir l'ordre de l'OTAN
Lançant des ultimatums en forme de vœux

Pendant ce temps malheureusement les enfants
Les femmes les vieillards de Bosnie désespèrent
Sous les bombes serbes déchiquetés vivants
Hors ceux qui seront livrés aux hordes guerrières

Pour combler les démons engendrés par la peur
Et la lâcheté des honnêtes gens sans cœur
Et leurs sentiments qui me laissent le cœur gros

Qui font semblant de réagir en vrais héros
En poussant quelques innocents sous les missiles
De leur propre aviation sans froncer les sourcils.

Voyage de vacances

Au fil des traversées de tunnels helvétiques
Notre progression vers l'azur de la lumière
Dans la fluidité aqueuse mais temporaire
Du reflux de tous les touristes frénétiques

Nous offre en pointillés la vision fulgurante
Des cimes enneigées qui se mirent dans l'eau
Des lacs de montagne dont les rides tremblantes
Meurent en silence sur les rives des mots

Comme les sensations de kaléidoscope
Du circuit des neiges de nos premières fêtes
Défilent saccadées des monts neigeux des faîtes

Et comme naguère ta présence me dope
Quand un éclat de soleil sur ta peau musarde
Pour que mes regards entre tes cuisses s'attardent.

La pluie

Il pleut sur le Lac Majeur ce matin
Dans la grisaille gaiement je patauge
Comme un gros cochon content dans sa bauge
Et de flaques en flaques cherchant en vain

Un rayon de soleil dans les nuages
Qui s'accumulent lourdement chargés
Las j'en arrive à tristement songer
Qu'il nous faudra tous les quatre être sages

Si nous voulons les pieds au sec garder
A l'Isola Bella ou au musée
Du Paysage pour nous amuser
Nous en irons sans trop nous attarder.

La fête de la libération

La fête Italienne de la Libération
Au bord du Lac Majeur a les petons dans l'eau
Qui s'écoule des cieux chargés à seaux
Pendant que s'élèvent à flots les joyeux flonflons

De la fanfare municipale en livrée
Et que des personnalités en redingote
En ignorant les amoureux qui se bécotent
Discourent sans fin sur la partie délivrée

Les badauds bien sages sous leurs grands parapluies
Circulent par couples bien serrés sur la place
Garibaldi qui à notre auberge fait face
Pendant que je rimaille à l'abri de la pluie.

Page d'écriture

Les camélias mouillés par la pluie chiffonnés
Doucement ploient penchant la tête sous l'ondée
Les amoureux errant dans la ville inondée
Rejoignent leur chambrette pour y griffonner

Au sec la tiédeur douce de leurs draps blancs
Les péripéties de leur passion caressante
Sans se lasser des redites toujours troublantes
Qu'ils ponctuent de petits cris parfois surprenants

Comme eux j'aime ce temps printanier et taquin
Qui m'offre une fois encore l'occasion d'écrire
Sur ton corps quelque peu dévêtu mon délire

En lignes tendres câlines d'un air coquin
Les mots variés que ma langue généreuse
Invente en un tour de main pour te rendre heureuse.

La serveuse au ruban pourpre

La serveuse aux yeux sombres aux cheveux noués
D'un ruban pourpre qui enserre sa queue blonde
Me sert un café dans la salle où guère abonde
Le client fuyant la pluie coulant des nuées

Ainsi je puis profiter de ma solitude
Pour contempler son fin visage vénusien
Ses lèvres fardées et les ongles de ses mains
Quand se penchant vers moi avec sollicitude

Sous sa jupe moirée dans un flot de dentelles
Elle me fait entrevoir ses doux mollets dorés
Et dans les plis de son corsage bien lacé

De sa gorge si généreuse une parcelle
Hélas l'aubergiste son mari survenant
Elle fuit me laissant Jean comme devant.

Soirée pluvieuse

Notre soirée Italienne à la camomille
Citronnée de café et soda arrosée
Se passe aujourd'hui au-devant de la télé
Dans un film où un ver de terre fait la nouille

Cependant que nos deux dames tombent en couilles
Se plaignant mutuellement de maux divers
En geignant pour que je compose de beaux vers
Sur leur mal de dos qui en fait de vraies dépouilles

Passant du dos aux épaules puis à leurs reins
Elles gémissent comme deux petites vieilles
Caquetant en choeur à l'image des corneilles

Qui déplumées s'effarouchent pour trois fois rien
Ce qui augure mal de la suite nocturne
Quant à la jouissance de nos bien pauvres burnes.

Après l'amour

Moi toujours nu toi d'une demi chemise vêtue
Après l'amour sur la couche bien allongés
Nous reposons dans un sommeil léger plongés
En rêvant de tout ce que nous avons vécu

Au cours de cette première journée pluvieuse
De notre séjour sur les bords du Lac Majeur
Où pour les fleurs nous avons eu un coup de cœur
Malgré une atmosphère un peu trop ennuyeuse

Ainsi quelle que soit ton humeur ma jolie
Qu'elle soit joviale et gaie ou bien très morose
Tu embaumes mes nuits comme un buisson de roses

Qui enlace un palmier avec mélancolie
Pour transformer son tronc rugueux en espalier
Comme toi ma mie dont je ne puis me délier.

Le merle et la tourterelle inquiète

L'amoureux sur sa mandoline dans la ruelle
Egrène sa plainte en imitant le chant
Du rossignol et du merle Italien pendant
Que s'élèvent âcres les odeurs des poubelles

Parmi les roucoulades de la tourterelle
Toulousaine s'inquiétant de la concurrence
Qui dès l'aube levée formule ses avances
En s'abritant du mauvais temps sous la tonnelle

C'est ainsi que ce matin tous nos sens s'éveillent
Augurant d'une journée bien libidineuse
Riche et fournie en rigolades bienheureuses

Au moment où se lève radieux le soleil
Qui fait le bonheur du raton laveur Daniel
Le cher homme à la queue rayée et pourtant belle.

Humilitas

Par magie avec un peu d'imagination
Nous devons à la famille des Borromée
Flânant le long des allées les fleurs embaumées
Les bouquets de senteurs florales en action

Parfument nos pas nonchalants d'odeurs nouvelles
Sous la protection de la licorne dorée
Avec humilité nous tournons à l'orée
Des bosquets pendant que les paons blancs leurs femelles

En s'écriant Léon Léon sans cesse appellent
Citronniers et orangers tendent leurs beaux fruits
A notre convoitise assoiffée d'aujourd'hui

Alors que roucoulent d'amour les tourterelles
Mais brusquement un flot de touristes barbares
Vient briser notre rêve dans un tintamarre.

Mon rêve

Ereintés par nos pérégrinations diurnes
Sur l'Isola Bella au palais enchanteur
A suivre les colombes les paons blancs chanteurs
Le soleil dardant ses rayons sur l'arbre à burnes

Et sur mon chef grison quelque peu dégarni
Au retour sur nos couches nous nous affalons
Aspirant au repos et plaignant nos talons
Mais ton épiderme sous la douche gémit

Et aussitôt mes rêves fantastiques s'envolent
A tire d'ailes vers les contrées attrayantes
De tes beaux reins et des courbes frémissantes

Sur lesquelles en riant de joie je caracole
Comme un fou de dieu sur sa fringante cavale
Et sabre au clair les doux kilomètres j'avale.

Capuccino

En cette nouvelle journée ensoleillée
Seul avec le patron moustachu de l'auberge
Dans la salle à manger pour l'heure encore vierge
De clients j'attends les héros ensommeillés

En dégustant mon capuccino bien sucré
A nos os souffrants je prévois d'autres épreuves
Si ces dames descendant de nos chambres peuvent
Encore des surprises pédestres nous créer

Ainsi après notre première collation
Sur l'étroite Isola dei Pescatori
Et sur l'Isola Madre la si bien fleurie

Les merveilles neuves découvrir nous irons
En tenant par la main nos petites chéries
Qui chaque jour illuminent nos féeries.

Le colporteur

Pendant nos courses du matin tu palabrais
Après avoir bien nourri pigeons et canards
Non sans nous reprocher notre petit retard
Avec un mouchi-mouchi bavard calabrais

Qui te fit don en parlant franco - italien
De son abracadabrante et jolie histoire
Tout en te vendant un grand paquet de mouchoirs
Passant du vous au tu disant beaucoup de bien

De ton amabilité et de ta figure
Que tu as si jolie quand un sourire clair
L'inonde en nimbant tes fins cheveux de lumière

Plus tard sur la terrasse près de la verdure
Du parc Garibaldi nous t'avons retrouvée
Un vermouth du pays en train de siroter.

Isola Madre

Les faisans exotiques les paons colorés
Picorent la colline à bosse où les massifs
D'azalées fleurissent sous les cèdres les ifs
Et dans des épousailles de couleurs pourprées

Les camélias les arbres à thé et à mouchoirs
Fleurs blanches ressemblant aux dentelles soyeuses
Des dessous que j'effeuille la mine joyeuse
Sans du beau spectacle une miette laisser choir

Répendent leurs pollens généreux par bouffées
Dans l'air calme par la brise à peine troublé
De l'Isola Madre où inquiet je t'attends

Installé à l'ombre d'un bosquet de bambous
Dont les tiges noires épaisses ploient au bout
Quand soudain me parvient de ton rire le chant.

Le merle

Le merle chanteur dont les insomnies
Nous tirent du lit bien avant matines
Essaye de moduler sa voix fine
Changeant de chanson à l'heure bénie

Où dans tes bras je sommeille et je rêve
Des jours si merveilleux qu'au Lac Majeur
Nous passons tous les deux cœur contre cœur
Avant que l'aurore dorée se lève

Que dans la lumière de tes yeux je m'éveille
À ce monde par toi toujours recommencé
Comme une phrase musicale cadencée

Faisant naître le premier rayon de soleil
Au moment privilégié où s'ouvrent tes cuisses
Révélant ta douce peau lisse et ses délices.

Villa Taranto

A l'ombre des palmiers au bord du grand bassin
Couvert de nénuphars où s'écoulent en nappes
Les eaux à l'éclat de quartz pur des cascates
A l'affût des grenouilles j'admire ma belle
Qui par ses charmes me fait tomber dans la trappe
Des félicités quand mes yeux frôlent ses seins

Le doux frémissement des eaux en nappes fines
Accompagne en cadence les douces pensées
Que je lance vers elle dans l'air immobile
Pendant qu'elle déambule l'âme tranquille
Le long des allées de tulipes de pensées
Gémissant quelquefois sous les maux qui la minent.

Programme

Notre programme aujourd'hui
Fut respecté à la lettre
Après un petit déjeuner
Copieux comme à l'accoutumée
A l'Office du Tourisme
Sommes allés
Quérir
Quelques prospectus présentant la région
Pour enrichir nos idées
En vue d'agrandir
Notre collection
D'images lacustres et florales
Que nous offrit
L'après-midi
La villa Taranto
Qui fut fondée
Au siècle dernier
Par un botaniste d'Angleterre
Le long des allées
De rhododendrons
D'azalées
D'arbres à mouchoirs
D'arbres cornus
De magnolias gigantesques
De fougères et d'acanthes
A l'ombre des séquoias et des acers multicolores
Au feuillage en dentelles
Je béquillais
D'un pas malhabile
Pesant de tout mon poids
Sur ta nuque fragile
Mon doux rameau de tendresse.

Les emplettes

Dès ce matin Marie-Paule au marché lâchée
Parmi les étalages de fringues s'agite
Fascinée elle se déshabille très vite
Pour aussitôt rhabillée tout bien ensacher

Pendant que Daniel et moi nous convertissons
Les Lires d'Italie en Francs sans calculette
Elle va derechef compléter ses emplettes
Dans un rayon voisin où nous l'avertissons

Que la pompe à fric dangereusement tarit
Mais alors d'un mouvement désarmant câlin
Des dentelles affriolantes dans les mains

Elle fait renaître mon désir et sourit
Enjôleuse elle me fait entrevoir les joies
Intimes secrètes que recèle la soie.

Villa Palavicino

Aux alentours de Stresa d'un pas vif joyeux
Et allègre presque celui d'un bambino
Les coteaux ombreux du parc Palavicino
Nous gravissons devisant et riant heureux

Au milieu des chevreaux des lamas péruviens
Des paons se pavanant la queue en éventail
Des zèbres des kangourous le nez dans la paille
Des daines mouchetées friandes et des daims

Des macaques malicieux et des perroquets
De toutes sortes qui font la conversation
En lançant leurs cris aux passants avec passion

Un psittacus erectus tenace roquet
Aboie sans fin « coucou comment t'appelles-tu ? »
Jusqu'à ce que nous soyons hors de sa vue.

Le Lac des Quatre Cantons

Au bord du Vierwaldstättersee
Dans le crépuscule rosé
Par tout ce décor excités
Un soir nous sommes arrêtés
Séduits par le Pilatus Blick
Et par la neige sur les pics
Qui se mirent dans l'onde claire
La voiture en petite serre
Rhododendrons et azalées
Se partagent la place libre
Dans un air surchauffé qui vibre
La Mazda métamorphosée
En corbeille de mariée
N'a jas été si parfumée
Quoique par nous deux enfumée.

Au Pilatus Blick

Ce matin la fontaine toujours si têtue
Glougloute son doux chant de sa voix cristalline
Alors que s'élèvent du lac en couches fines
Les brumes diurnes qui revêtent les nues

J'attends ton réveil dans la si tiède moiteur
Matutinale de ce beau dimanche Suisse
Quand tu descends le soleil radieux entre en lice
Pour t'auréoler de son orbe de chaleur

J'aime les senteurs fumantes du premier café
Quand du sommeil émerge ma petite fée
Et que de mes rêves ses beautés se révèlent

Au sein des herbages où les vachettes vèlent
Quand dans l'atmosphère chargée d'odeurs l'air tremble
Et quand aux déesses champêtres tu ressembles.

Ma fleur préférée c'est toi

Les haies des allées menant au collège
Epanouies en coussins blancs d'étoiles
Par bouffées de senteurs forment une voile
De pollens et de pétales de neige

Plus loin les marronniers dans leur splendeur
Dressent fièrement leurs cônes en piles
De porcelaines blanches qui s'effilent
En profusion de corolles en fleurs

Dans cet environnement je clopine
Pour te laisser à tes occupations
De jolie fée qui entre en guérison

Alors que chaque jour quand je chemine
Vers mon bureau où m'attend le travail
J'aspire à te serrer sur mon poitrail.

Jour de marché

En ce mardi matin ayant tapé les traces
Des pérégrinations italiennes à quatre
Sur mon micro pour enfin mon travail abattre
J'attends ton coup de fil dans mon bureau en face

De chez nous pour t'emboîter le pas au marché
Hebdomadaire de notre petite ville
Composant patiemment sans me faire de bile
Mes alexandrins au temps qui passe arrachés

Au-dehors la fraîcheur printanière m'appelle
A l'instant précis où le téléphone sonne
Ta petite voix dans le combiné résonne

Quelque peu impatiente mais toujours si belle
Qu'illico je termine pour toi mon poème
Pour te répéter au plus vite que je t'aime.

Espoir

Nelson Mandela le premier président noir
D'un état qui jusqu'à présent a été blanc
Après bien des tribulations des bains de sang
Tendant la main a su faire naître l'espoir

D'un monde nouveau où confondues toutes races
Pourront enfin vivre sans crainte en harmonie
Où la folie des hommes à la fin honnie
Sera bannie jusqu'à ce qu'à la fin s'effacent

Toutes les traces des cicatrices sanglantes
Que nous avons infligées à ceux dont l'image
Reflète comme en un miroir celles des sages

Et des dieux de l'humaine condition qui chantent
L'amour du prochain dans les mémoires des blancs
Des noirs jaunes et rouges où coule un seul sang.

Joseph et Justine

D'une langue bien choisie Joseph et Justine
Manient les mots juteux d'un français d'élection
En prêtant avec délicatesse attention
Aux nuances aimables subtiles et fines

Elle tresse de sa petite voix flûtée
Les compliments ponctués de nombreux chéris
Qu'elle adresse en riant des yeux à son mari
Pendant que lui d'un air affable et très futé

La console de ses déboires genevois
Elle la luçernoise française de coeur
En la touchant du bout des doigts avec chaleur

Tout en augmentant amoureusement la voix
Pour redire à celle qu'il a élue pour femme
L'impatient et vive tendresse de sa flamme.

Déception

Mon fol espoir souventes fois déçu nourrit
Mes rêves dans mon jardin secret bien enfouis
Qui éclosent sans fin comme le temps s'enfuit
Et que la vie me plante là plutôt marri

Si la prédiction des sages s'avère exacte
L'aurore ne se lèvera pas de si tôt
Sur l'humanité toujours menée en bateau
Par des gens qui évitent de passer aux actes

Quand il s'agit de consacrer l'amour des hommes
Quels qu'en soient la couleur l'état et les croyances
Quand il s'agit d'offrir son cœur avec confiance

Car ils ne savent se livrer qu'à des pogroms
Tuant ceux qui ne demandent qu'à vivre en paix
Sur cette terre si riche hélas en méfaits.

L'Italie des 3èmes

Jetés à la hâte quelque tréteaux
Ce soir sont le théâtre des enfants
Qui tous ensemble dans fort peu de temps
Iront du pays latin le plus beau

Faire le tour en bus pour découvrir
Les trésors de Florence et de Venise
En passant bien sûr par la tour de Pise
Et leurs coeurs peut-être pourront s'ouvrir

Certes non à la poésie du Dante
Encore moins à celle de Boccace
Que le temps des mémoires las efface

Mais du moins je l'espère sur les sentes
De Musset verront-ils fleurir le beau
Pour que vivent Baudelaire et Rimbaud.

Les choses de la vie

Quand la jouissance n'annule pas les gratouilles
Dues aux champignons à un refroidissement
Ou bien tout simplement à un dérèglement
Physiologique l'heure est grave pour mes couilles

Forcées à l'abstinence jusqu'à guérison
Du mal pernicieux dû aux petites orties
Sur elles un jour le cul nu tu fis pipi
Depuis il nous est dur de jouir à l'unisson

Que les médicaments vite nous débarrassent
De cette déplaisante et pénible infection
Pour que je puisse te prouver mon affection

Sans que sur nos joies un ange passe et trépassé
Sous l'effet d'une irritation trop incessante
Et qu'à la fin tu redeviennes mon amante.

Papillon d'amour

Au moins de mai lorsque neigent les marronniers
Que l'amour fou dans les chaumières se déchaîne
Et que virevoltent les blanches porcelaines
Sous la brise dans l'air fraîchi et printanier

J'aime parcourir des yeux les courbes charmantes
Que révèle la légèreté des habits
De la belle saison où refleurit la vie
Des tendres prairies vallonnées et florissantes

De ton corps aux couleurs fraîches et renaissantes
Quand gorgée de soleil tu t'agites sans hâte
Papillon dont au passage furtif je tâte

Les dessous soyeux et irisés que je hante
Avec toujours autant de frissons délicieux
Qu'au tout premier jour où ta vue me fit heureux.

Les orties et le figuier

Pour avoir trop bu d'eau minérale frizzante
En catastrophe il a bien fallu s'arrêter
Sur le chemin du retour sans tergiverser
Aux abords d'un bosquet en journée finissante

A l'abri des regards mais non pas des vertus
Pernicieuses et piquantes des orties suisses
Qui sournoisement s'insinuent entre les cuisses
De ma chérie et plutôt méchamment y tuent

L'espace d'un instant la source ruisselante
Des jouissances amoureuses nos doux plaisirs
Quant flamberge au vent je m'élançe pour saisir

Les hanches de ma petite fée pantelante
Pour m'épancher dans son oasis si chéri
Las ce jour changé en figuier de barbarie.

Les vagues du désir de toi

Ton figuier de barbarie ce jour a perdu
Semble-t-il heureusement toutes les épines
Dont tu souffrais sous l'effet des poussées coquines
De nos corps réunis une fois mis à nu

Il est bien reconnu en homéopathie
Qu'à très petites doses souvent répétées
Le mal combattant le mal ainsi rejeté
La santé vainc de la maladie l'apathie

Ainsi ce soir peut-être pourrons-nous tenter
Dans la joie de nos corps toujours renouvelée
De faire un sort aux orties suisses pour sceller

Une fois de plus l'amour qui nous fait chanter
Quand le parasite éliminé nous voguons
L'un dans l'autre ancrés à la source des frissons.

Le cheval

Le descendant Atal Kété de Bucéphale
Mythique destrier d'Alexandre Le Grand
Du monde antique le noble et fier conquérant
A la France comme l'offrande d'un vassal

A son roi remis natté et bien lustré
Par le Turkménistan petit état nouveau
Mais dont l'ancienneté légendaire équivaut
Au passé des chevaux de leurs juments frustrés

Sa robe dans l'arène des haras flamboie
Et à l'image de son ancêtre frémissent
Ses naseaux quand fougueux il entre dans la lice
Bien monté par son écuyer maître de soi

Dont le patronyme coïncidence troublante
Fait écho à celui du très ancien héros
Alexandre Le Grand las transformé en Gros

Par la grâce présidentielle sur sa pente
Descendante qui chemine vers la retraite
Elyséenne dont les dieux font une fête.

Le tunnel sous la Manche (le 5 mai 1994)

Le rêve de Bonaparte concrétisé
Enfin aujourd'hui en ce siècle finissant
L'inimitié franco-anglaise fléchissant
Après bien des déboires haines attisées

Par le seul syndrome de l'insularité
Vient d'ouvrir un corridor marin d'arrimage
Pour annuler un millénaire de pillages
De mauvaise fiance et d'imbécillité

Puisse ce tunnel trait d'union être le signe
De la volonté des peuples de vivre en paix
Et de bâtir ensemble un avenir plus gai

Où seront honnies toutes les actions indignes
Ce souhait inscrit sur une ligne d'azur
Dans la craie bleue sous la mer pourvu qu'il perdure.

Palestine

La colombe de la paix jadis mise en cage
Ce matin a été libérée hésitante
Pour s'envoler à tire d'ailes nonchalantes
Dès le sceau apposé sur la dernière page

En guise de signature du document
Fixant les conditions de retrait d'Israël
En vue du retour des nombreux fils d'Ismaël
Longtemps aux quatre coins du monde musulman

Honteusement expatriés malgré le droit
Des hommes de vivre là même où ils sont nés
Sans avoir sans fin des croisades à mener

Pour récupérer de leurs ancêtres le toit
Sur les rivages du Jourdain en Palestine
Où les nuées ardent la lumière divine.

L'azur

Le bleu du ciel ce matin se fond dans l'azur
Zébré de grands pans de lumière frémissante
A feux doux l'ardeur solaire réfléchissante
Peint à grands traits le paysage le plus pur

Où le vert si tendre des frondaisons s'allie
Au rouge brique des toitures alsaciennes
Et au grès rose de nos églises anciennes
Sous la brise les rameaux et les cimes plient

Les bouleaux peupliers et saules au soleil
Tout doucement à l'heure de midi frissonnent
Lorsque s'égrènent les sons des cloches qui sonnent

Et qu'ivres de pollens s'activent les abeilles
Aux alentours de notre terrasse fleurie
Où tendrement je songe à toi ô ma chérie !

Les poissons pilotes

Un dimanche pluvieux s'écoule en nappes fluides
La bruine régulière m'englué l'esprit
Cependant que sommeille ma femme chérie
Qui veut fuir en rêvant cette atmosphère humide

Moi je suis à la télé les évolutions
Des squales entourés de leurs petits pilotes
Ces poissons à rayures qui vivement sautent
Sur les restes lacérés des autres poissons

De même les hommes suivent-ils le sillage
Des puissants de ce monde pour racler les miettes
Par eux abandonnées et s'en faire une fête

Sans songer un instant qu'ils livrent au pillage
De faibles innocents massacrés sans pitié
En ce siècle qui consacre l'inimitié.

La retraite de Jean-Michel

Le nez en l'air les lèvres pincées attentif
Dans son veston d'une rosette décoré
Devant l'écran de son micro édulcoré
Il fixe sérieux d'un air dubitatif

Les icônes binaires qui vite défilent
Dans un flamboiement luminescent de pixels
Quand il veut pénétrer les arcanes d'Excel
Sans de sa pensée bien droite perdre le fil

Malgré les coups de téléphone qui strident
Les élèves et professeurs qui vont et viennent
Les sonneries d'interclasse qui se déchaînent

Creusent en pattes d'oie de l'âge les ridicules
Ainsi passent les journées au fil des années
Et trépassent le temps de nos jeunes aînés.

Cahier d'appel 4è 2

Est-il bien raisonnable de calligraphier
Dans le recueil des quatrièmes les absences
Du même élève dont les très rares présences
Au début n'ont pas donné lieu de s'y fier

Les fleurs ornant son patronyme à profusion
Sont-elles le signe au printemps du renouveau
D'une pédagogie qui clamerait tout haut
Les vertus malignes de la répétition

Ou plus simplement seraient-elles le symptôme
Avant-coureur d'une affection bien plus sérieuse
Qui par le biais d'une fixation malheureuse

Développerait sa manie au fil des tomes
Bien reliés offertes par le contribuable
Dans les limites très strictes du raisonnable ?

Mycose

Après un hiver de labours méticuleux
Au printemps je passe la herse sur ton corps
Dans un va et vient incessant et sans effort
D'un mouvement court et répété de la queue

J'éparpille les spores de mes champignons
Dans ton champ humidifié luisant de rosée
Pour qu'avec mon engrais spécial bien arrosé
Ils croissent en autant de petits lumignons

Qui signalent le long d'un parcours balisé
L'itinéraire et la destination finale
Des jouissances sans nombre dont je me régale

Las ce faisant je ne m'étais pas avisé
En projetant à l'envi mes tristes semences
Des fatales conséquences de leur croissance.

Education au long cours

De réforme en rénovations en profondeur
Depuis plus d'un quart de siècle nous naviguons
Bien souvent à l'estime et toujours sur le pont
L'œil à l'horizon la main sur le cœur

Nous manquons parfois d'astrolabe et de compas
Il arrive que notre coque prenne l'eau
Saumâtre et froide qu'écopent nos matelots
Mais nous veillons au grain du haut de nos grands mats

Comme est longue la route de l'éducation
Sur notre fragile nef des fols qui traverse
Bien des tempêtes déchaînées bien des averses

Mais comme elle est exaltante notre passion
Qui nous pousse à découvrir les terres nouvelles
Où fleurit la liberté où la vie est belle.

Le solarium d'Edith

Chaque jour sous une mécanique infernale
Edith prépare son épiderme en secret
Pour avoir la poitrine et le bas du dos prêts
A affronter les rigueurs du nu intégral

Sur les côtes gorgées de soleil des Ibères
Où les vertus rayonnantes du solarium
Lui attireront les faveurs de tous les hommes
Qui succombent aux charmes bruns de sa chair

Peut-être qu'un jour au bout de quelques semaines
Notre jolie et séduisante virago
Nous reviendra attifée d'un bel hidalgo

Qui de son patio espagnol la fera reine
A moins que pour les langues toujours si douée
Par un arabe elle se fasse amadouer.

Poème inachevé

Une œuvre quand elle est belle est inachevée
N'est-ce pas le cas de certaines symphonies
Ou des moments impalpables de poésie
Le voile de l'espérance à peine levé

Découvre les rares trésors qui sont cachés
Sous la soie langoureuse des mots débusqués
Qui égrènent leurs sons de douces voluptés
Dans une atmosphère paisible et relâchée

Ainsi mon amour qui toujours recommencé
Pour toi les fils d'or de mon ouvrage dévide
Pour les retisser à la manière d'Ovide

Sur la trame de nos émotions nuancées
Présente le visage de l'inachevé
Eternellement replacé sur le métier.

Caresses sur métier à tisser

Je veux tisser des caresses de haute lisse
En suivant des doigts le grain soyeux de ton corps
Pour entrelacer avec amour sans effort
La chaîne de mes sensations à ta peau lisse

Quand va et vient rapide la navette oblongue
Qui dévide le fil vif-argent de la trame
De nos deux êtres unis en une seule âme
Les tapisseries chatoyantes les plus longues

Engrossent l'ensouple où peu à peu s'accumulent
Les couleurs les formes les produits de nos œuvres
Qu'ardemment comme deux inlassables manœuvres

Tout au long de nos nuits sur lesquelles circulent
Les fragrances si musquées de nos embrassées
Nous fabriquons infatigables par brassées.

L'éclipse du 10 mai 1994

En cette fin d'après-midi la lune noire
Sous l'arche de triomphe embrasse le soleil
Ce disque embrasé dont la braise aux tons vermeils
Est progressivement dévorée sous la moire

Satinée d'une amante insatiable et fouguese
Dans l'acte d'amour bien malgré lui entraîné
Et dans les plis d'un voile funèbre enchaîné
Las s'allonge épuisé dans l'écume laiteuse

De la Méditerranée où Vénus est née
Ourlée dans son écrin de vagues printanières
Vive et sauvage au large des côtes berbères

Et seule une gloire de flammèches veinée
Auréole encore la lune abandonnée
Aux derniers feux que le soleil peut lui donner.

Prochaine rencontre en 2078

Humanité

En cette fin de siècle où les dieux sanguinaires
Renaissent sous la forme de divinités
Modernes les anciennes nous ayant quittés
L'humanité à son déclin las dégénère

A ses idoles d'or et d'argent elle immole
Sans retenue tout l'avenir de ses enfants
Répandant sur la planète ses défoliants
Et se livrant aux expériences les plus folles

Des anciens dieux déchus voulant prendre la place
Elle recule les limites de la vie
Tout en multipliant les défis à l'envi

Et prépare le néant futur pour sa race
En oubliant que l'amour seul peut la sauver
Des ténèbres où la peur noire va l'enfoncer.

La rose et le lac

Une rose dans son soliflore dressée
Jaillissant du long col de cristal translucide
Défie l'éclat de lumière noire et acide
Qui tombe des nuées en lueurs embrasées

Pour sombrer éternelles figées dans l'azur
Dont la note filée entre le ciel et l'eau
Développe sa portée à coups de pinceaux
Sur la toile du tableau où le beau perdure

Dans l'espace et le temps intense et suspendu
Aux yeux bleus de l'artiste blonde qui a peint
La luminescence qui notre terre ceint

Comme la rose mes regards vers toi tendus
Je quête dans les tiens l'étincelle d'amour
Qui dans l'immortalité m'a fait voir le jour.

Les cigognes

Quand les cigognes sur leurs nids perchées caquettent
Leurs claquements de bec à grands coups de battoir
Rythment la vie qui renaît comme en un miroir
Mâles et femelles oscillant de la tête

D'un ample mouvement se saluent face à face
Ondulant leurs longs cous surmontés d'un grand bec
Dessinant d'interminables salamalecs
Dans l'espace des clochers pour laisser la trace

De l'amour renaissant planer sur les villages
En vastes cercles de plumes noires et blanches
Pour que la vie sur la mort prenne sa revanche

Afin que cyclique chacun de leurs passages
Soit le signe dans l'azur des nues du retour
Des terres d'Afrique de l'éternel amour.

Les trompettes de Jéricho

Les trompettes de Jéricho sonnent leur liesse
Pour faire tomber les murs de l'indifférence
Sous les coups de boutoir joyeux de l'espérance
Et pour que dans la joie enfin l'amour renaisse

Cependant la foule dans ses débordements
Pavoisant de couleurs neuves les édifices
Sous la protection de la nouvelle police
Ignore hélas qu'en son sein l'un de ses enfants

Passant du jet de pierres au fusil d'assaut
Dans l'innocence perdue va trouver la mort
Pour avoir cru un bref instant qu'il était fort

Et qu'il pourrait facilement faire le saut
De la pierre au fusil des cailloux au canon
Sans penser que bien tapi veillait le démon.

Les enfants du Rwanda

Les enfants du Rwanda aux bras de leurs mères
Entament vers la frontière la longue marche
Que ne pourront suivre les faibles patriarches
Pour fuir hébétés loin des fureurs de la guerre

Sur les chemins dans la poussière par milliers
Avançant hagards pétrifiés par la douleur
Ils ouvrent leurs grands yeux étonnés sur l'horreur
Sans avoir seulement la force de crier

Quand sur la route pleuvent les coups de machettes
Des soldats sanguinaires qui tous les déciment
Quand sous la mitraille mutilés ils s'abîment

Aux pieds des bourreaux qui le doigt sur la gâchette
Eventrent en riant celles qui les ont portés
Pour nourrir des vautours embusqués à portée.

Le sureau envahissant

Le sureau de la terrasse fleurie déploie
Dans la luxuriance végétale ses fleurs
En autant d'ombelles blanches dont les senteurs
Se répandent lorsque sous la brise elles ploient

A chaque saison ses rameaux croissant en force
Il embrasse goulu et vorace l'espace
Ne laissant plus guère aux autres plantes de place
Dont l'invasion méthodique la mort amorce

Sa myriade d'astres avides de soleil
Abrite en son centre les promesses fructifères
Qui souilleront à l'automne notre parterre

Si en bon jardinier prévoyant je n'y veille
Les cisailles en main pour préserver les baies
Du coton ester qui l'hiver nourrit les geais.

Le réveil

Les intellectuels lentement se réveillent
D'une trop longue et comateuse somnolence
Pour ranimer enfin les feux de l'espérance
Et des hommes assoupis sonner le réveil

Car la bête immonde dans les cœurs éveillée
Donne des signes de vie de mort alarmants
Quand partout meurent les enfants et leurs mamans
Et que des peuples de la carte sont rayés

Au nom de noires idéologies abjectes
La haine d'autrui se transforme en religion
En dépit des efforts de toutes les nations

Dont l'union trop tardive et impuissante infecte
De tous les survivants les tristes relations
En attendant de se poser les vraies questions.

La jungle de corail

Dans la jungle de corail vivant d'un lagon
Ultime parure d'un vieux volcan éteint
Evoluent les demoiselles et les oursins
Dont les piquants affûtés sont la protection

Les anémones de mer déploient leurs ombelles
Où les poissons clowns en hâte se réfugient
A l'abri du mэрou affamé en furie
Pendant qu'une bayadère qui est bien belle

Lorsqu'elle déplie langoureusement ses voiles
Rouges de blanc striés cherche à fuir le plongeur
Immergé dans cette oasis de vrai bonheur

Où les limaces deviennent danseuses étoiles
Mais où l'équilibre las peut être rompu
A tout moment par l'humanité corrompue.

Le cerisier de Waldkirch

Le cerisier de Waldkirch hélas dégénère
La terre joutant le boulevard Charlemagne
N'a pas eu l'heur de lui plaire puisque le gagne
Une lèpre qui l'empêche d'être prospère

Sa floraison pourtant en début de saison
De beaux fruits rouges et croquants fut prometteuse
Et notre alliance paraissait bien heureuse
C'était peut-être espérer plus que de raison

Des vertus nourricières de l'humble terreau
Dans lequel en grande pompe l'année dernière
Nous l'avons planté sous la riante bannière

De notre gai jumelage en le gorgeant d'eau
Sa mort aujourd'hui nous dit qu'il faut sans relâche
Avec obstination se remettre à la tâche.

Les œuvres qui n'existent pas

Un commissaire priseur très sérieusement
Met en vente des objets qui n'existent pas
Pour financer la guerre contre le sida
La vie éphémère des œuvres d'ornement

Dans la glace à la hache finement sculptées
En un instant s'épand pour former une flaque
D'eau mourante qui s'étale comme une laque
Ces œuvres dont la gloire est ainsi occultée

Sont l'image du mal qui nous ronge et nous broie
Sans espoir pour notre triste postérité
Car vive dans la mort est sa célérité

Qui plonge l'humanité dans le désarroi
En cette fin de siècle où las se multiplient
Les atteintes de toute sorte à notre vie.

Mal parlants

Quand un simple ballon devient par la magie
Du verbe mué en un jargon irritant
Un objet rond émotionnel rebondissant
La parole prend des airs de vraie gabegie

Et quand ma femme de ménage à son grand dam
Est transformée en technicienne de surface
La langue de mes aïeux se voile la face
Pour tant d'incongruités bien mal servies aux dames

Puis quand la steppe aride des sigles côtoie
La jungle touffue des fausses préciosités
Nous atteignons les sommets d'imbécillité

Du pays des mal voyants où las nul ne voit
Du pays des mal entendants où nul n'entend
Le fracas bruissant des muets si mal parlant.

Le crachin

Durant cette journée froide grise et pluvieuse
Où la bruine sans discontinuer crachote
Son fin crachin mouillé qui imbibe la cotte
Du jardinier actif dans l'atmosphère aqueuse

Pour ne pas sombrer dans la relecture oiseuse
D'un texte en cent cinquante propositions
Pour l'école je rêve aux douces chansons
Qu'exhalent les nuées aujourd'hui malheureuses

Et dont la compagnie augmente mon désir
D'aller me nicher près de toi au fond du lit
Pour explorer longuement les moindres replis

Du petit trésor qui d'aise me fait gémir
Quand enfin reposée en toi tu me reçois
Pour voguer avec moi sur des ailes de soie.

Nduwankesha devenu Quentin

Un petit Rwandais de sa brousse natale
Vient de débarquer au collège Beatus
Où j'espère qu'il sera choyé par vous tous
Passant d'un environnement équatorial

Sauvage et primitif à la plaine alsacienne
Il se trouve immergé dans un monde inconnu
Où tout est nouveau pour celui qui vivait nu
Où nos habitudes il devra faire siennes

Peu à peu avec sa famille d'adoption
Peut-être pourrons-nous l'appivoiser vraiment
Pour gagner bien plus tard non pas son agrément

Mais dans ses vastes yeux un éclat de passion
Pour la langue que nous lui aurons enseignée
Afin qu'il n'oublie de son peuple la saignée.

Le Rhin des cerises

Sous pluie d'abat fondent en Suisse les montagnes
Et le Rhin des cerises en crue en avance
Dans la plaine calme et puissant déferle et danse
Heureux de retrouver l'ancien lit qu'il regagne

En se vautrant dans les lianes et les muguets
Des forêts ja folles et sauvages du Ried
Où il répand ses hautes eaux sans une ride
Folâtre parmi les arbres qui attendaient

Sa visite amicale depuis si longtemps
Désespérant parfois de le voir débridé
Et le croyant de toutes ses forces vidé

Pleurant les jouissances ondoyantes d'antan
Quand libre d'entraves fier il caracolait
Que ses rives d'ondins d'ondines il peuplait.

L'Aïd el Kebir

En ce jour de fête du mouton sacrifié
Tous les chefs de famille immolent les béliers
Dans la tradition de l'Islam les pattes liées
Pour redire à leur dieu qu'il peut toujours se fier

Aux descendants d'Ibrahim ou bien d'Abraham
Le patriarche commun aux trois religions
Puis partagent leur don en trois justes portions
Pendant que s'élèvent les youyous de leurs femmes

La première part est celle de la famille
Si la seconde est pour la table des amis
La troisième qui est de loin la mieux servie

Est offerte aux pauvres que l'indigence habille
En souvenir du périple du peuple errant
Elu de dieu la terre promise cherchant.

Les tortues d'Europa

Entre Madagascar et les côtes d'Afrique
Il est une île sans eau potable au doux nom
D'Europa où les grandes tortues de mer vont
Pondre dans le sable non loin des belles criques

Dont les fonds marins tapissés d'éventails rouges
Abriment leurs amours quand leur besoin est fait
Elles rejoignent leurs amants le cœur en fête
Alors que sur la plage leurs nouveaux nés bougent

Sous l'ombre horrible des frégates qui les guettent.
Par millions ils se précipitent vers la mer
Vers la vie fuyant la mort au goût si amer

Et les Bernard l'Hermite qui sur eux se jettent.
Ainsi depuis toujours ce cycle est répété
En janvier, dans l'hémisphère austral en été.

Flash de l'horreur (le 23-05-1994)

Flash de l'info, flash de l'horreur
Eternellement répétée...
Cadavres, charognes jetées
Sur les rives de notre peur

Nourrie par ces glauques pâtures
Du cœur de l'Afrique au Rwanda
Au centre du lac Victoria,
Lieux de crimes contre nature.

Lancinants éclairs de douleur
Qui me trouent les yeux, la mémoire
Et où suffoque mon espoir

D'un monde où règne le bonheur,
Vagues déferlantes de haine
Où je ne puis reprendre haleine.

Carcasse

Il est des jours bien néfastes où ma carcasse
Rétive à toute volonté sur les chemins
Quand nous allons au marché la main dans la main
En traînant pour ne pas choir ta patience lasse

D'étals en échoppes lentement je béquille
Tentant d'éviter les traquenards de la foule
Sous le soleil ardent et les cris qui me saoulent
Je poursuis maladroit ton pas de jeune fille

En maudissant cent mille fois ma jambe droite
Qui inerte et obstinée refuse d'agir
Et qui à chaque pas me fait craindre le pire

Quand à force d'efforts mes mains deviennent moites
Et lorsque pressée à bout de nerfs tu t'éloignes
Angoissante la peur de te perdre me gagne.

Les enfants de Kigali (le 27-05-1994)

Un cri de révolte furieuse contre l'homme
Dont la démence dans le sang versé explose
Se bloque au bord de mes lèvres qui restent closes
Cousues par l'horreur qui raye d'un trait de gomme

Tout un peuple fratricide pris de folie
De fureur homicide et dont seule la peur
Subsiste comme un monstre hideux et sans cœur
Au fond des grands yeux de Lucien et de Lucie

Et des orphelins de Kigali au Rwanda
Creusant la terre pour échapper au massacre
Fuyant pour vivre dans l'exode qui consacre

L'impuissance du monde et de ses faibles lois
Quand la guerre civile mutile et ravage
Les enfants noirs qui vers nous lèvent le visage.

Marc et ses enfants

Le regard fixe halluciné les yeux ouverts
Il protège les enfants qu'il a adoptés
Quand il a pour la vie contre la mort opté
En demeurant à Kigali malgré la guerre

Son destin à cette terre désormais noué
Il attend dans l'angoisse des secours en vain
Et en restant debout vers nous il tend la main
Pour saisir au vol une hypothétique bouée

De sauvetage balancée par l'occident
En plein centre d'un pays d'Afrique en détresse
Où l'ignominie et le crime n'ont de cesse

En attendant une intervention de l'OTAN
Marc et ses soixante-dix enfants se barricadent
Espérant chaque jour la levée d'une escouade.

Nostalgies

Je te revois dans le lit à sec du torrent
Près du petit mas cévenol dans l'air bruisant
De rayons de douce chaleur étourdissante
Comme des nuages d'insectes dévorants

Ne perdons pas je t'en prie ces précieux instants
Déjà bien enfouis dans les méandres du temps

Je te revois au Cap Corse dans une crique
Dont l'onde pure le disputait à tes yeux
Quand tu barbotais dénudée en cheveux
Recherchant mes baisers ces poissons électriques

Ne perdons pas je t'en prie ces précieux instants
Déjà bien enfouis dans les méandres du temps

Je te revois sur le fin gazon des trois bans
Sur celui des côtes d'Auvergne et de Corrèze
Où pétillent nos cœurs ardents comme une braise
Claire et vive qui se ranime au fil du temps

Ne perdons pas je t'en prie ces précieux instants
Déjà bien enfouis dans les méandres du temps.

Stérilité

Mes poèmes fécondés
Par l'amour que je te voue
Egrènent je te l'avoue
Dans un envol sous l'ondée

Mes instants d'émotion pure
Mes frissons et mes frayeurs
Mes espoirs mes crève-cœur
Et mes troubles qui perdurent

Lorsque les mots de ma langue
Lourds de l'orage à venir
Implorent dans leur délire
Emprisonnés dans leur gangue

Impuissance d'essaimer
Et de répandre la vie
Au rythme de mon envie
Incessante de t'aimer.

Les intellos

Les intellos velléitaires
Une fois de plus vont se taire
Las laissant à leur triste sort
Et abandonnant à la mort
Hommes et femmes immolés
Sur l'autel de leurs envolées

Les intellos sans volonté
Une fois de plus ont fauté
Hélas subissant des sondages
L'irréparable et fol outrage
La clique de B H Lévy
Ne veut plus lutter pour la vie

Les intellectuels se terrent
Pour retourner à leurs affaires
Laisant couler le sang des autres
Sur le pognes des bons apôtres
Pendant que cogne le canon
De leurs idées ils font des ronds.

Les innocents

Les idiots de village jadis protégés
Dans notre bas monde n'ont plus droit de cité
Leur innocence qui les faisait exister
Est morte avec le siècle qui les a piégés

Dans les contrats pour l'emploi solidarité
Ils s'enferment avec beaucoup d'humilité
Et enfin s'enlisent dans l'inutilité
Sans retrouver le chemin de leur dignité

Le travail à mi-temps les fait vivre à demi
Le temps de laisser au temps le temps de gommer
Leur humanité ils rejoignent les paumés

Qui leur vie durant perçoivent le RMI
Pour solde de tout compte avec la société
Qui insidieusement les met tous de côté.

La canicule (01-06-1994)

La canicule triomphe en ce mois de juin
Eclosent les roses fraîches et parfumées
Dans l'air épais et dense comme une fumée
Frissonnent les chaudes courbes de mon jardin

Sous les caresses brutales d'une chaleur
Qui recuit les dalles rouges de la terrasse
Où ploie la monnaie du pape rendue bien lasse
Ainsi que le sureau ayant perdu ses fleurs

Nonchalante tu t'abîmes dans ta lecture
A peine troublée par les cris des pies bavardes
Pendant que tes cuisses dénudées je regarde

Souhaitant que mon désir renaissant perdure
Pour nous rendre la vie belle sans trop tarder
Pour vers ton soleil toutes mes forces darder.

La vacancière

Edith bronzée et guillerette

Après avoir fait la fête
Sur les côtes Ibériques
Revient nous faire la nique
A nous pauvres travailleurs
Qui voudrions être ailleurs

Loin des soucis loin de la pluie

Qu'Edith pour bronzer a fuis
Avec ses amis flamands
Qui l'ont prise galamment
Sous leur aile protectrice
Sans que son chien en pâtisse

Edith sur la Costa Brava

D'un franc soleil se gava
Quatre semaines durant
Et nous revient maintenant
Bouche en cœur les yeux en fête
Bien bronzée et guillerette.

Réunion rectorale

L'ennui répand une glu lourde
Sur les esprits ankylosés
Qui las ne savent plus oser
Clamer bien haut leur ire sourde

Dans la salle de conférences
D'un CRDP sans confort
Où sans effort chacun s'endort
Ou bien s'irrite d'impatience

Pendant que notre hiérarchie
En la personne du recteur
Développe durant des heures

Les projets d'une oligarchie
Qui veut réformer à tout prix
Sans vouloir y mettre le prix.

La ronfleuse

Dans sa bulle de toile sur la côte Ibère
Chaque nuit immergée dans un profond sommeil
Aux côtés de sa chienne fidèle qui veille
Rêvant du passé endormie elle libère

Irrésolue les angoisses qui la tenaillent
Et qu'elle essaie de reléguer dans un coin sombre
En guettant la renaissance de joies sans nombre
Le cœur en vacances dans sa tente elle bâille

Pour vers laudes à l'heure des grasses matinées
Pendant que d'autres gens moins chanceux se réveillent
Faire croître un son tempétueux sans pareille

Sous les assauts duquel ceux qui vont s'échiner
Dans l'aube froide frissonnent soudain inquiets
Comme si un grand séisme menaçait leur paix.

Mon amour

Ce matin
Après une nuit
Seul dans notre grand lit
Encore plein d'odeurs
De fragrances de toi
D'amour de toi
De ta présence en creux
Le nez dans ton oreiller
A rechercher
Ton aura
Les effluves de ton corps
Tes courbes tes formes
Ta peau qui s'imprime dans la mienne
Comme une absence qui me noue les tripes
Ta petite voix
Depuis Toulouse
M'a enfin rassuré
Quel soulagement de t'entendre ma tendre chérie
Mon amour qui me manque déjà
Que j'ai repassée toute la nuit
Dans mes rêves gros de toi
En serrant ton image multipliée dans mes bras
T'étreignant sur le banc
Du quai de la gare de Sélestat
Recevant en moi ton baiser
Sur le marchepied du wagon 39
Sentant tes caresses sur moi
Les ailes de tes yeux
Quand ta main me faisait signe
Et que le train s'en allait tout droit

Avec toi
Je crois bien que je ne me suis jamais
Senti aussi couillon
Si on peut dire
Que depuis ce moment-là
Mais cela va nettement mieux
Depuis que je te sais arrivée à bon port
Entre de bonnes mains
En sécurité
Entourée d'amour et de soins attentifs
Je t'envoie ta valise de 17 kg
En bagages non accompagnés hélas
Elle sera disponible en gare de Toulouse
Lorsque te parviendra ce petit mot
Auquel je joins le billet d'enregistrement
Qu'il te faudra présenter
Pour la retirer
Je te serre très fort en moi
Dans mon cœur plein de toi.

Présence

J'ai perdu mon poème
Dans les marais de l'endormissement
Faute d'avoir noté mes vers
Qui j'en suis sûr étaient beaux
Ma quête des mots qui se sont enfuis
Dissipés dans les brumes du sommeil
M'a laissé un goût âcre au fond de la gorge
Ce matin sur lequel flottent
Comme des vapeurs parfumées
Qui s'évanouissent
Dans les méandres de mes souvenirs
Où tu surgis
Par bribes
Puis par grands pans de lumière obsédante
Qui me blessent les yeux et ma peau
Avides de toi
De ta présence
Qui dans l'absence douloureuse me manque
Au point d'en avoir mal
Mal de toi
Dont l'image et la voix
Si présente et lointaine
Taraude mes jours
Qui s'écoulent séparé de toi.

La crève

Quand tu n'es pas là mon amour j'ai mal à toi
M'amour ma mie chérie ma moitié et mon tout
C'est comme si à mon corps il manquait un bout
Je suis une maison amputée de son toit

Quand tu n'es pas là mon amour tout près de moi
M'amour ma mie les muses me boudent me fuient
Une fièvre maligne dans la nuit m'enfouit
Comme un blessé qui traîne sa jambe de bois

Comme un disque brisé recherchant son symbole
Comme un chien sans son maître j'erre l'âme lasse
A la recherche de la moindre de tes traces

Dès que je t'entends mon âme vers toi s'envole
Suivant le fil ténu qui relie nos deux cœurs
Comme une rose par sa tige au solifleur.

La rose et le solifleur

Depuis trois jours je suis un soliflore vide
Dont l'eau vive s'est peu à peu évaporée
Qui pleure l'absence de sa rose éplorée
Mais qui veut la retrouver gaie sans une ride

Ma rose énamourée à la peau veloutée
Sans laquelle je ne suis rien qu'un vase creux
Sans laquelle je ne puis qu'être malheureux
Sans pouvoir aux doux plaisirs de la vie goûter

J'attendrai ta guérison pour que refleurisse
Plus fort que jamais l'amour qui nous réunit
Depuis un quart de siècle quand tu me dis oui

Avec dans les yeux des promesses de délices
Sans cesse renouvelés au long d'une vie
Aussi riche et fleurie que notre tendre envie.

La grippe

La goutte au nez d'affreux cathares plein les bronches
Une demi-douzaine de mouchoirs gonflant
Mes poches j'erre au bureau en toussant ronflant
Crachant et expectorant très fort sans que bronchent

Les élèves ou les profs qui ont senti d'emblée
Qu'il valait mieux ne pas trop me chatouiller
Depuis que ton absence l'esprit m'a brouillé
Et qu'une fièvre maligne me fait trembler

Ainsi je te serais d'un piètre réconfort
Dans l'état plutôt délabré où je me trouve
Dans mon fauteuil j'ai l'air d'une poule qui couve

Un œuf de dinosaure qui ne peut éclore
En attendant la venue de mon médecin
De ses potions et de son huile de ricin.

Une fièvre d'amant

Michèle soucieuse de ma santé
Vers le soir m'a versé une rasade
De whisky pur malt que j'ai par bravade
Ingurgité d'un trait sans hésiter

Après avoir absorbé mes pilules
Et le sirop âcre du médecin
Je vois déjà se balancer tes seins
Devant mes yeux au loin comme des bulles

Glissant onctueuses entre mes doigts
Sans que je puisse en faire mes délices
Vivement que ton absence finisse

Et que je te prenne tout contre moi
Ma douce que j'aime si tendrement
Et qui me donne une fièvre d'amant.

Ma rose des vents

J'ai mon porte fleur qui se dresse dans le vide
Chaque matin quand tout éperdu je tâtonne
Tes formes dans le noir et que le réveil sonne
Sur ton absence qui me noue tripes et bide

En quête de ma douce rose évanouie
Dans la trop lointaine province d'Aquitaine
Chez ta sœur et la tourterelle toulousaine
J'attends patient que tu reviennes épanouie

Mais que ma doulance pendant ce temps s'affole
Et que pleurent mon cœur et mon corps endeuillés
Par toi depuis un quart de siècle émerveillés

Ma rose des vents chérie tu es ma boussole
Je te désire comme l'aimant veut le pôle
Tu es ma muse mon firmament Marie-Paule.

Nos traces d'émoi

Un soleil radieux est en train de se lever
Dans l'air immobile serein de Sélestat
Alors que je me trouve dans un triste état
Mes mouchoirs ressemblant à des bêtes crevées

Ont un air de charognes gonflées faisandées
Et dégagent des parfums rares nauséux
Au bureau je tousse comme un tuberculeux
Faute d'avoir ce jour autre chose à glander

Je me languis de ta présence près de moi
Les rosiers en fleurs de la terrasse t'appellent
Chaque jour qui passe je ramasse à la pelle

Nos souvenirs fleuris et nos traces d'émois
Quand nus côte à côte nous goûtions la fraîcheur
De l'ombre du cyprès abritant nos bonheurs.

La trace de tes pas

Les grenouilles strident les crapauds coassent
Dans la mare où refleurissent les nénuphars
Les massettes qui les abritent des regards
Indiscrets du collègue et de sa populace

Les saules les longues tiges fines des joncs
Qui frémissent tremblants sous l'ardeur du soleil
Pendant qu'inlassables zonzonnent les abeilles
Et que dans mon bureau très seul je tourne en rond

O comme je voudrais te chanter mes romances
Mes deux mains sur tes hanches mes yeux dans les tiens
Pour te redire l'amour fou où tu me tiens

Même quand tu es à l'autre bout de la France
Dans ce lointain pays que je ne connais pas
Mais où je veux suivre la trace de tes pas.

La solitude

Que la solitude est une épreuve harassante
Quand me manque celle que j'aime tout est vide
Les jours s'écoulent et font sur ma vie une ride
Quand me vrille ma peine cruelle et blessante

Comme le chèvrefeuille arraché à son hêtre
Je pleure la sève vive de notre amour
Quand tarit la source de vie qui de toi sourd
Je gémis ma plainte en tremblant de tout mon être

A mon corps défendant je hurle ma douleur
A la lune comme un très vieux loup solitaire
Séparé de sa louve mais qui ne peut taire

Sa soif et son désir furieux de toi mon cœur
Que vivement tu nous reviennes comme avant
Ma mie m'amour c'est le vœu que je lance au vent.

Le temps long

Ma belle ma mie m'amour qui me manque tant
Que le temps me dure que le temps est bien long
Que je me languis de toi que j'ai le temps long
Ton absence fore en moi un puits au trépan

Une migraine lancinante me tourmente
Et de tous mes pores sourd ma trop grande peine
Au fil des jours qui passent en une semaine
Hélas séparé de ma trop lointaine amante

De mon inséparable qui s'est mise en cage
En buvant bien trop de café je broie du noir
Du matin jusques au soir faute de te boire

La nuit j'étreins ton oreiller et suis en nage
Quand je m'éveille éperdu te cherchant en vain
Quêtant ton sourire et la chute de tes reins.

Cris de révolte

Pendant que se concertent les puissants
Meurent par milliers femmes et enfants
Dont les yeux innocents de jeunes faons
Crèvent pour avoir vu couler le sang

Sur la vieille terre rouge d'Afrique
Les bêtes féroces vivent en paix
Mais hélas l'homme son semblable hait
Le tue à coups de machettes de piques

Et le poursuit jusque dans les églises
Pour y perpétrer ses horribles crimes
Et entasser sur l'autel ses victimes

Qui chaque jour notre conscience brisent
Sans une larme sans un cri aux cieus
Lancé comme un reproche à tous les dieux.

L'appel

En ce jour de l'appel je me sens seul
Dans notre grand appartement bien vide
A mes yeux vient s'ajouter une ride
Et sans toi ma mie je me fais la gueule

Mais deux fois par jour je guette ta voix
Sur les ondes d'espoir des Télécoms
Résistant à la peine de ton homme
J'attends un signe à décoder de toi

M'annonçant ta libération prochaine
Et la fin de notre exil douloureux
Qui m'est comme un grand deuil trop malheureux

Qui me mine quand passent les semaines
Que j'égrène en flots de sanglots bien longs
Ma mie m'amour ma belle au violon.

Tout m'indiffère hors toi

Mon amour quand tu n'es pas là tout m'indiffère
Les roses alanguies flétrissent sont moins belles
Les chants des oiseaux même ceux des hirondelles
M'insupportent car je ne sais hélas qu'en faire

Comme une phrase j'attends entre parenthèses
Que survienne un lecteur pour accoucher mon sens
A la lumière rendu dans l'effervescence
De nos retrouvailles dont l'attente me pèse

Rien ne me passionne vraiment hors toi ma mie
Rien ne m'importe vraiment sauf toi mon amour
Mes tendres pensées te tournent autour toujours

Comme des planètes à qui tu donnes vie
Quand tu les chauffes de tes rayons de soleil
Et que d'un souris de tes yeux tu m'émerveilles.

Le temps

Le temps est aussi triste et fiévreux que mon cœur
Une grisaille chape de plomb m'emprisonne
M'englué dans la longue attente du téléphone
Dont les grelots ponctuent mes instants de bonheur

Dans l'aie immobile et lourd j'attends que le temps
Le temps temps perdu passe et se perde au plus vite
Dans la non vie qu'un jour ma dame vous me fîtes
Vous en allant au loin retrouver pour un temps

La sœur qui vous aime et le repos de votre âme
Me laissant hélas bien marri en plein désert
Quêtant sans trêve ma source de vie naguère

Jaillissante vive et pure comme une lame
Dont je guette altéré la proche résurgence
Pour y boire à très longs traits notre renaissance.

Anne et Georges

Quand l'amour saisit le poète
Une force vive venue d'ailleurs
D'un seul coup emporte son cœur
Un flot d'étoiles plein la tête

Il navigue la voie lactée
Du corps ferme de son aimée
L'azur dans ses yeux enfermé
L'éclabousse d'une beauté

Dont l'aura longuement perdue
A l'image d'une nova
Qui un jour lointain explosa

Mais dont l'éclair jusqu'à nous dure
Ainsi votre histoire à tous deux
Illumine à jamais les cieux.

Premier jour de l'été

En ce premier jour de l'été où les promesses
Printanières sous l'ardeur du soleil mûrissent
Et tissent nos désirs de vie en hautes lisses
Je tresse pour toi nos futurs instants de liesse

La lune montante dans la nuit s'arrondit
Et enfle triomphant peu à peu des ténèbres
Comme mon amour pour toi en ces jours funèbres
Où mon cœur solitaire vers le tien bondit

Que reviennent vite les feux de la Saint Jean
Et les disques flamboyants dans la nuit lancés
Que reviennent vite nos émois cadencés

Avec toi mon amour ma belle que j'attends
Pour relancer un nouveau défi à la vie
Qui ne saurait assombrir nos folles envies.

La fête de la musique

La fête de la musique en ce jour très long
Où la lumière et les sons sont à leur zénith
Sur les places des villes célèbre son rite
Et déverse à flots sur les passants ses flonflons

Dans la douceur vespérale je me promène
Avec ma solitude dans la foule épaisse
Le cœur battant au rythme d'une grosse caisse
En compagnie de la lune à l'allure amène

Qui dans le ciel pleine et bien ronde rebondit
Comme une note sur une portée céleste
Où mon amour inscrit d'un geste preste et leste

Mon désir inassouvi qui vers toi bondit
Las dans l'attente de la musique divine
Que tu entonnes avec moi d'une voix fine.

Vers libres

De temps en temps
Pour t'obéir
Mon amour
Je m'essaie aux vers libres
Que tu préfères aux sonnets
Archaïques
Que je fais
Cependant
Mon amour
Songe bien
Que mes envolées lyriques
Vers toi
Quelles qu'en soient les formes
Bondissent
Faisant parfois fi
De la métrique
Et des règles classiques
Car mon amour pour toi
Est sans limites
Et mon désir grandissant
T'englobe toute
Dans mes phrases poétiques
Même si elles sont archaïques.

La voie de la guérison

Le temps des cerises du lait caillé
Déroule ses jours de plus en plus longs
Comme ses anneaux un serpent oblong
Comme mes mots au goût de vin paillé

Volutes fines partant en fumée
Pour rejoindre les cieus toujours voilés
Et se perdre dans la voûte étoilée
Qui t'abrite là-bas comme enrhumés

Toi de ta résidence toulousaine
A tire d'ailes les vois-tu planer
Quand les nuits sont belles peux-tu glaner

L'amour que j'envoie à ma fée lointaine
Qui las est encore sous perfusion
Quoique déjà en voie de guérison.

Les nouveaux

Les profs nouvellement nommés
Au collègue que je dirige
Sans qu'on les force ou les oblige
Commencent déjà d'affluer

Les emplois du temps les allèchent
Au moins autant que leurs élèves
Le stylo rouge comme un glaive
Fiché en poche et l'œil revêche

Où perce une lueur inquiète
Ils examinent bien les lieux
Et les papiers d'un air peureux
Les questions leur tournent la tête

Et dans leur fauteuil ils frétilent
D'abord mi-figue mi-raisin
Et puis de plus en plus certains
D'avoir tiré la bonne bille.

Marcel

Une valise dans chaque main il chemine
Chaque matin d'un pas régulier et pesant
Le haut du corps très légèrement en avant
Afin de rejoindre les gamins et gamines

De son cours d'éducation physique ou de maths
Une ultime fois l'âme en paix le cœur content
De trente-sept ans et demi d'enseignement
Passés à dresser les enfants sur leurs deux pattes

D'instituteur formé par l'Ecole Normale
Il passa au collège comme professeur
Où son travail de maître nageur sauveteur

Nous fit gagner titres et médailles par malles
Valises à la main aujourd'hui il s'apprête
A prendre la route des autres découvertes.

La Saint Jean

En cette soirée d'une Saint Jean solitaire
Moi ici et toi hélas là-bas à Toulouse
Loin de notre jardin de fleurs de sa pelouse
Je lève à notre amour mon verre imaginaire

Les buissons de roses rouges sont mon brasier
Et ton image en moi mon unique épousee
Sur le saule pleureur d'une voix émoussée
Chante une mésange le début de l'été

Mon cœur s'offre à toi comme la rose au soleil
Y vois-tu une perle de rosée tapie
En son épiceutre dans ses secrets replis

Cette gouttelette aux reflets ors et vermeils
Est la vie que je t'offre chaque jour ma fée
Comme à son seul vainqueur le vaincu son trophée.

A M. Le Recteur

Alors que j'entame le dernier tiers
De ma carrière d'homme et d'enseignant
Je dépose à vos pieds mon cœur saignant
D'espoirs déçus mais toujours aussi fier

D'avoir vécu sans faillir dans l'honneur
Le beau métier que j'aime avec passion
Malgré ses grilles d'évaluation
Et ses multiples projets de bonheur

Qui au gré du vent des gouvernements
Vont détourner comme des girouettes
Toutes les têtes à peu près bien faites

Qui auraient pu servir l'enseignement
Dans les fonctions de l'administration
Et s'occuper de sa rénovation.

A ma déité

Mon amour seul sur notre terrasse embrasée
A l'abri du cyprès craquant sous la chaleur
Brûlant au soleil ses nostalgiques senteurs
Je songe à toi ma mie ma fée mon épousée

Et je t'entrevois comme en un rêve alanguie
Dans ta longue robe flamboyante et diaphane
Me lançant par brassées tes souris ou tes vanes
Dont comme de tes caresses je me languis

Quand révélée sous les soieries ta nudité
Enchanteresse me dévoile son trésor
Enamouré charmé je redemande encore

Paumes tendues à genoux à ma déité
Qu'elle exauce sans cesse mon vœu le plus cher
Lorsque je dépose mes lèvres sur sa chair.

Le temps et ton humeur

Le temps hélas à l'image de ton humeur
Dans une touffeur électrique et moite gronde
Les éclairs et le tonnerre entament une ronde
Bruyante un peu folle qui me brouille le cœur

Et la fraîcheur ruisselante qui suit l'orage
Goutte à goutte obstinément augmente ma peine
De te savoir ma fée ma reine aussi lointaine
Les nerfs mis à vif depuis l'instant où de rage

Tu me raccrochas au nez sans me dire un mot
Mon inquiétude dans les nuées s'amoncelle
Prête à faire éclater jusqu'au septième ciel

Je t'en prie ma chérie n'aggrave pas nos maux
Ne coupe pas le fil qui me relie à toi
De nos faibles émois ne ferme pas la voie.

Je noie mes yeux

Sous les caresses d'une brise bien câline
S'écartent les nuées grises comme un chagrin
L'air lourd prend la teinte et le toucher du vélin
Pour se transformer en fluidité cristalline

Sous son opacité opaline apparaît
Comme un tableau sous son vernis la fraîcheur bleue
De l'azur à l'éclat pur dur et bienheureux
Dans lequel je noie mes yeux comme en un marais

Ainsi sous tes caresses ma mie bien câline
S'écartent mes idées noires comme un nuage
Quand l'eau pure de tes yeux m'ouvre ton visage

Dans lequel je noie d'un coup mes pensées taquines
Pour me fondre comme l'or dans l'azur des tiennes
Pour qu'un jour ma mie m'amour tu reviennes.

La croisée des chemins

J'attends que tu renaisses vierge de malheurs
D'angoisses et de peurs ainsi que d'insomnies
Que tes nerfs éprouvés à vif à l'agonie
Crépitent à nouveau de jouissance de bonheur

Et j'attends que la vie en toi fasse son œuvre
De jour en jour toujours plus belle et plus parfaite
Pour te recevoir telle que dieu t'avait faite
Pleine d'une vie recréée comme un chef d'œuvre

Par ta seule volonté de gagner encore
Ta lutte contre l'adversité par amour
Le combat sans merci que tu livres à rebours

Afin que s'ouvre enfin le sentier sablé d'or
Sous tes pas ma mie à la croisée des chemins
Où j'aimerais te suivre en te serrant la main.

Enfantement

Mes poèmes mots d'amour enliassés
Sur le papier nonchalamment couchés
Susurrent chantent crient pour accoucher
De nos sensations émues enlacés

A la lumière du monde où ils naissent
Alors que je guette leur premier cri
Parfois heureux mais très souvent contrit
Comme une sage-femme un peu prêtresse

Qui œuvre à genoux devant l'autel d'or
De son unique et parfaite déesse
Souhaitant chaque jour qu'elle apparaisse

Avant que je n'aie las perdu le nord
A compter les jours et les contractions
Qui de la beauté signent l'expulsion.

A la dame de mes pensées

A mon amoureuse en voyage
Je dédie mes dits chantournés
Et mes vers vers elle tournés
Au fil du temps au fil des pages

A tire d'ailes son image
En mon cœur reconstituée
Prend son haut vol dans les nuées
Qu'elle chevauche comme un page

Caracolant à la rencontre
De la dame de ses pensées
Pensées que j'essaie d'agencer

Pour qu'un jour elles te démontrent
D'une manière irréfutable
Que mon amour est des plus stables.

Les mille collines

Sur les collines tapie la milice en armes
Ainsi que l'araignée au centre de sa toile
Guette ses victimes que chaque jour dévoile
Sans pitié pour les enfants les femmes en larmes

Derrière les grilles de la peur dans l'église
S'entassent s'agglutinent tous les innocents
Qui las ne pleurent plus que des larmes de sang
Sous l'objectif du photographe qui les vise

Comme les visent leurs meurtriers de rencontre
Qui embusqués attendent patiemment leurs proies
Les charognards des mille collines sont rois

Des charniers qui une fois de plus nous démontrent
Ce que peut l'homme lorsque la haine le pousse
Hors des chemins de l'amour que las il rebrousse.

Philtre d'amour

Quand je te fais l'amour en imagination
Que tu chevauches mes rêves à pleine croupe
Je m'éveille en nage trempé comme une soupe
Le sexe gonflé dressé vers toi en action

Tes hanches bien rondes imprimées dans mes mains
Qui explorent sans cesse le grain de ta peau
Des images plein les yeux mangées à plein pot
Et sur mes lèvres le goût subtil de tes seins

Et de la rose en bouton de ton oasis
Qui m'abreuve chaque nuit de très beaux mirages
Renforçant mon envie de prendre ton visage

Entre mes paumes jointes comme en un calice
Pour y boire à longs traits l'eau pure de tes yeux
Philtre d'amour boisson de jouvence des dieux.

Fulgurant rayonnement

La canicule qui s'abat sur nous
Pourtant moins torride que ton absence
Qui me révolutionne tous les sens
Me cuit le gosier et au sol me cloue

Pendant que ruisselle de tout mon corps
Mon désir inextinguible de toi
Qui malgré cette chaleur monte en moi
Pour exsuder de chacun de mes pores

Ma passion plus que cette canicule
M'irradie corps et cœur entièrement
Ainsi qu'un fulgurant rayonnement

Ma vie d'un coup dans l'attente bascule
Depuis que tu me manques énormément
Toi qui de ma vie es le fondement.

Que ma muse revienne

J'attends que ma muse revienne
Un petit pincement au cœur
Des fourmillements de bonheur
M'entreprennent quoiqu'il advienne

J'attends que ma muse revienne
De son périple toulousain
Pour biffer d'un trait mon chagrin
En l'embrassant quoiqu'il advienne

J'attends que ma muse revienne
L'âme en repos le cœur en fête
Parvenue au bout de sa quête
Et heureuse quoiqu'il advienne

J'attends que ma muse revienne
Pour que ma joie naisse en poèmes
Qui lui répètent que je l'aime
Avec passion quoiqu'il advienne.

Crève-cœur

Mes poèmes se taisent troublée est ma vie
Car la honte et la peur se partagent mon cœur
Que baignent les larmes sanglantes du malheur
Qui goutte à goutte tuent mes élans de survie

Quand dans un frémissement hideux elles tombent
Lourd tribut à la vie passée hélas ruinée
Dans l'escarcelle avide de la destinée
Comme une dernière pierre sur une tombe

Comme une souillure sur l'ultime linceul
Comme un fruit pourrissant aux senteurs écœurantes
Comme une bombe sur l'humanité souffrante

Comme un amant transi qui se retrouve seul
Avec ses espérances enfouies sa douleur
Qui lui sont un insupportable crève-cœur.

Chambord

Sur les traces des poètes de la Pléiade
Ainsi que des héros d'Alexandre Dumas
Le nez au sol épiant chacun de mes pas
Pour ne pas choir au cours d'épuisantes balades

Je clopine des boulets à la salamandre
Des foudres de guerre au F de François 1^{er}
De Sully la féodale au Chambord princier
De ma canne en bambou tapant à pierre fendre

Ainsi que l'histoire j'avance par saccades
Trébuchant quelquefois sur un obstacle vain
Cherchant mon équilibre comme pris de vin

Ivre mort de canicule et de bousculades
Sur l'escalier à double révolution
Dans la foule je campe sur mes positions.

Lucie

La petite fille brune aux yeux de lumière
Avec insouciance danse sous les grands chênes
Ses rapides pirouettes vives malmènent
Sa jupe à volants et sa coiffure qu'enserme

Un grand ruban de coton noir barré de blanc
Quand agile et souple comme un elfe elle chasse
D'un pied sur l'autre la corde à sauter qui passe
A ras du sol décrivant un cercle ample et lent

Dans lequel j'aimerais entrer pour affranchir
Ma carcasse de la loi de la pesanteur
Et voguer sur ses rires empreints de candeur

Déboulant en cascades pour me rafraîchir
Au rythme échevelé de ses voltiges folles
Libres d'entraves dont tout mon être raffole.

La Loire

La Loire en vacances dans les sables paresse
Indifférente à l'histoire elle suit son cours
Nonchalante elle flâne au long d'amples détours
Musant près des châteaux elle s'offre aux caresses

Quand sur ses eaux sereines courent quelques rides
Poussées par un vent doux avant que ne se lève
Et n'enfle l'orage comme au sortir d'un rêve
Elle ondoie des hanches dans l'air lourd et humide

Que zèbrent de longs éclats de lumière blanche
Pendant que de sourds grondements se font entendre
Venant de l'horizon lointain aux teintes tendres

Elle ouvre ses frêles cuisses pour que s'épanche
Son fertile amant le Cher venu l'engrosser
Des varennnes bleues de ses boires et fossés.

L'azur

Mon corps rétif et mon cœur en manque d'azur
En quête d'un amour bleu pour ne pas mourir
Renâclent sans cesse et rechignent à obéir
A cet élan qui me lie comme une soudure

A la selle de la vie que j'aime enfourcher
A pleines cuisses pour de longues galopades
A la chasse aux chimères dont les rebuffades
Me jettent bas brisant d'un coup mes chevauchées

Que la couleur des rois et des dieux m'envahisse
Comme le chant des troubadours de l'idéal
Dont je veux être chaque jour l'humble féal

Pour qu'en nappes liquides dans mon être glisse
Cet impalpable azur lisse et régénérant
Dont les ondes bleues vibrantes me manquent tant.

Loches

Les hommes plus prodigues en fléaux
Que tous les dieux et la simple nature
S'ingénient à dresser en pierres dures
Leurs massives murailles de tuffeau

Dont les portes de grinçants pont-levis
Ne s'ouvrent que sur l'éternelle nuit
En un funèbre suaire de suie
Errant à la recherche de la vie

Que singent de grimaçantes gargouilles
Les seules parures de leurs créneaux
Ils surveillent apeurés leurs vassaux
Et le bas peuple qui s'affaire et grouille

Le soir ils suivent leur chemin de ronde
Puis vont s'enfermer dans leur tour de guet
Afin d'y veiller l'oreille aux aguets
Pendant que leurs yeux les ténèbres sondent.

Ussé

Le château d'Ussé sur sa colline perché
Recèle en son donjon la belle au bois dormant
Dans sa tourelle d'angle veille méchamment
La sorcière hideuse qui veut l'empêcher

De rencontrer son amant le prince charmant
Lui l'épée à la main dans la salle des gardes
Les deux célèbres bottes de sept lieues regarde
Avant de les chausser pour confortablement

S'envoler vers sa belle princesse endormie
Et lui ravir un baiser à rompre le charme
Centenaire de la marâtre qui désarme

Et fond en larmes de dépit plus que d'envie
Depuis ce jour qu'il fasse beau temps ou qu'il mouille
Suinte sans cesser une horrible gargouille.

Romances oubliées

Les masses grisâtres des peupliers
Qui frissonnent dans un bruissement d'ailes
Le clapotis des crapauds au chant grêle
Entonnent des romances oubliées
Lorsque s'effacent des cieux les étoiles
A l'heure où mon âme endeuillée se voile

Les roucoulades du pigeon ramier
Les premiers pépiements battements d'ailes
La brume que chasse une brise frêle
Chuchotent des poèmes oubliés
Quand rejoignent les cieux les eaux étales
A l'heure où mon cœur éveillé se voile.

Mes enfants

Comme la pieuvre j'ai veillé sur ma couvée
A l'abri d'une coquille au fond de la mer
A l'affût des dangers du monde et des misères
De la vie fraîche éclore sans pouvoir trouver

Pour mes deux enfants la voie d'azur sablée d'or
Qui mène à l'extase d'un bonheur sans partage
A l'heure du déclin du plus fort de mon âge
Alors que malgré les périls j'espère encore

Pour ma descendance une destinée clémente
Je libère mon encre en un nuage épais
Pour dire une fois encore au juge de paix

Qui les guette tout au long d'une sente en pente
Leur innocence première et leur bon cœur
S'épanouissant au large des prédateurs.

Voilage ostentatoire

Un carré de tissu trouble la république
Qui oublie que jadis les femmes en cheveux
Avaient à souffrir les quolibets et les piques
Des cons des honnêtes gens des hommes de peu

Le foulard de nos noires aïeules pudiques
Dans l'école publique passe en jugement
Et se transforme soudain en voile islamique
Au grand dam de tous les ennemis du croissant

Ceux qui au nom de la tolérance laïque
Lancent à tous vents leurs décrets et leurs anathèmes
Savent-ils bien que toujours de telles pratiques
Conduisent aux haines têtues de ceux qui s'aiment

Un pauvre chiffon que sur la tête on s'applique
Vaut-il vraiment la peine de se détester
N'est-il pas tout simplement la triste réplique
Du béret basque bien français aux étrangers ?

L'automne

Quand éclatent les bogues jaunissantes
Quand flambent crépitent les frondaisons
S'élève mon chant aux belles saisons
Et meurent longuement mes illusions
Foulées aux pieds comme les noirs marrons
Sur la chaussée glacée et si glissante

Quand las reflue la sève dans mes veines
Quand meurt l'azur lumineux dans les cieux
S'endort mon cœur devenu malheureux
Et s'embrase ma vie d'ultimes feux
Qui couvent sous la cendre de mes yeux
Braise qui ravive les choses vaines.

L'automne bis

Quand la lumière rasante des jours d'automne
Et quand le bleu d'azur de la voûte céleste
Expriment comme d'un citron un dernier reste
D'une ancienne tendresse à l'heure où le glas sonne

Dans la froidure matinale qui me glace
L'ombre des jours heureux recouvre de ses cendres
Le brasier de la vie qui passe sans m'attendre
En me projetant ses derniers feux à la face

Les éclats d'escarbilles de soleil mourant
Courent sur ma peau en piqûres agaçantes
Comme de minuscules brûlures blessantes

Taches de vieillesse éclaboussures couvrant
Mes tristes souvenirs de pages maculées
Comme des feuilles roussies par le froid brûlées.

Rue des Pucelles

Strasbourg 13 rue des Pucelles
Deux tourtereaux énamourés
Dans un F2 au chaud fourrés
Connaissent le septième ciel

A l'ombre de la cathédrale
Dans des entrelacs de ruelles
A l'abri de la vie cruelle
Ils s'aiment sans penser à mal

Et non loin de la rue du Ciel
Près de la place Saint Etienne
Vivent d'amour quoi qu'il advienne

Deux amoureuses tourterelles
Qui s'envolent à tire d'ailes
Vers l'azur d'une vie nouvelle.

Le Prix de la Paix

Le Prix Nobel de la paix vient de couronner
Sur fond de guerre d'assassinat de terreur
Les fils de la terre d'Israël par erreur
Les trompettes de la renommée vont sonner

Aux quatre coins du monde stupéfié la gloire
De chefs de guerre dont les mains ensanglantées
Câlinent une colombe en piètre santé
Avec des airs innocents de montreurs de foire

Et sur leur victime le pont de leurs bras passe
Ainsi qu'au-dessus de l'autel des sacrifices
Pendant que de toutes parts le sang coule et glisse

Et pendant que l'humanité hélas trépassé
Pour avoir las préféré à l'amour la haine
Ainsi qu'à l'azur les affres de la Géhenne.

Peine perdue

Le feuillage des marronniers piqué de rouille
Tremble dans la pluie de lumière finissante
Et pleure ses beaux fruits à la pulpe gisante
Où ma mémoire éperdue bien tristement fouille

En quête d'anciens jaillissements verdoyants
Que recouvrent des cadavres secs et roidis
Qui pourrissent à la porte du paradis
Comme des fantômes blêmes et ondoyants

Fanent les feuilles mortes fanent mes années
Par la vie brûlées et peu à peu desséchées
Avant que le froid dans son linceul ne me prenne

Je voudrais encore une romance chanter
Où les joies les plus belles viendraient me hanter
Pour abolir à jamais ma trop grande peine.

Quartz morion

Que de chemin parcouru de mai à novembre
Du Lac Majeur à celui des Quatre Cantons
Des azalées en fleurs à mes tristes chansons
Où prisonnier dans son réceptacle d'ambre

Un éclat lumineux vestige du passé
Figé dans sa gangue flamboyante d'or vieux
Perdure comme un symbole des jours heureux
Les sommets de neige étincelante amassée

Jaillissent en force d'une mer de nuages
Pour exploser dans la lumière de l'azur
Signe suspendu sur l'axe des temps futurs

A tes côtés ma mie ma temporelle image
Je veux que surgisse de la brume des jours
Tel un cristal de roche morion mon amour.

Mon cœur collé au tien

Les requins taureaux prennent du repos
Au fond des grottes sur le sable blanc
Ils halètent étendus sur le flanc
Leurs hôtes nettoyeurs à fleur de peau

A l'ombre de la raie manta géante
Cerbère involontaire de l'abri
Prêts à s'élancer au plus faible cri
En dehors de leurs tanières béantes

Pour se fondre soudain dans l'océan
Comme eux je voudrais m'engloutir parfois
Dans un azur aux doux reflets de soie

Loin des brumes grisâtres du néant
Loin des tracasseries des soucis quotidiens
A tes côtés mon cœur collé au tien.

Assassinat

Les bouleaux de la taïga russe sont en feu
Sous leur linceul de neige brûlent les marais
Dans un nuage noir éclatent les forêts
Comme les ulcères d'un corps déjà trop vieux

L'eau et la terre gelées gorgées de pétrole
Sous un dais de fumées exhalent dans les airs
Les plaintes hivernales d'un triste désert
Où la mort a las saisi les fées et les trolls

Pris au piège fatal des hommes inconscients
Qui au fil des siècles leur planète détruisent
Et à leurs semblables quotidiennement nuisent

Se prenant pour dieu et se croyant omniscients
Niant la réalité de l'imaginaire
Pour assassiner un peu plus leur propre terre.

Radio Beatus

Radio Beatus radio des élèves
Espace de liberté contrôlée
Pour lâcher des mots des sons l'envolée
Comme de frêles ballons qui s'élèvent

Radio Beatus radio éphémère
Qui perdure le temps d'une récré
Histoire en passant un disque de créer
Une ambiance maison une atmosphère

Pour que la parole enfin maîtrisée
Des jeunes collégiens soit l'apanage
Quel que soit leur âge un peu fou mais sage

Que des grands ils ne soient plus la risée
Quand ils ouvrent la bouche pour parler
De leur vie qu'ils voudraient parfois hurler.

Jour de marché

Un panier au côté bras dessus bras dessous
Chaque mardi à l'abri de leur parapluie
Quand le temps est maussade ou quand le soleil luit
Nos deux profs au marché vont dépenser leurs sous

Pour faire le plein d'air frais et de victuailles
Elle entre deux cours d'anglais et lui de musique
Tous deux se mêlant à une foule hystérique
Afin de fuir l'espace d'un instant leurs ouailles

Dont ils croisent les parents au coin d'un étal
Entre les choux verts les navets et les gâteaux
Trottant sur les pavés pour rejoindre au plus tôt

Le beau collègue où les attend le principal
La cigarette au bec le café à la main
Au milieu d'une multitude de gamins.

L'hiver

Les arbres dépouillés de leur feuillage
Dressent leurs noirs squelettes dans la pluie
Sous un dais de grise lumière amnuie
Lorsque l'hiver me met le cœur en cage

Je pleure doucement la vie enfuie
Dans un envol ultime de pétales
Quand le vent râle d'une voix étale
Et que la brume en ce bas monde enfouit

La pénombre s'empare de mes os
Toute ma chair en révolte soupire
A l'heure où mes espérances expirent

La mort qui survient me fait le cœur gros
De naissances à venir qui un jour
Peut-être des nuits briseront le cours.

Le givre

Le givre ce matin s'empare des toitures
En fines pellicules blanches sur les tuiles
Il estompe les couleurs comme une grise huile
Et aveugle les pare-brise des voitures

Seule brève touche de lumière mourante
Il recouvre la grisaille des derniers jours
Comme une taie blême qui croît au fil des jours
Et fige sur les prairies l'eau vive et courante

Ainsi me saisit au cœur l'écume des jours
Et me pénètre la froidure de l'hiver
Alors qu'au fil des ans je dévide mes vers

En longues guirlandes de graphèmes d'amour
Où scintillent peut-être quelques perles rares
Sous l'éclair rayonnant de tes chastes regards.

Le droit fil

Le funambule sur sa corde raide avance
A petits pas comptés au-dessus d'un abîme
De pierres en fusion dans lesquelles s'abîment
Tous ceux hélas nombreux qui n'ont pas eu de chance

Ou qui n'ont pas su poser le pied au bon endroit
Ni maintenir le balancier bien à l'équerre
Non plus résister à l'attraction de la terre
Pour rester dans le droit fil des lois du bon droit

Comme lui j'essaie de garder mon équilibre
Sans trébucher sur un alinéa vicieux
Les yeux désespérément plantés dans les cieux

Où se profile à l'horizon le pays libre
Depuis si longtemps de mes beaux rêves d'enfance
Par-delà toutes mes funestes effrayances.

La main sur le cœur

La main sur le cœur pour l'honneur
Je quémande votre clémence
Pour mes enfants ma descendance
Un tout petit coin de bonheur

La main sur le cœur pour l'honneur
Je vous crie merci à genoux
Pour nous autres pauvres de nous
Plongés tout vifs dans le malheur

La main sur le cœur pour l'honneur
Je vous adresse ma supplique
Les tripes en pleine panique
Rongés par la peur de l'horreur

La main sur le cœur pour l'honneur
Je sollicite humblement
Pour un moment d'égarement
Votre pardon pour les pécheurs

La main sur le cœur pour l'honneur
Je mendie pour eux votre grâce
Pour que leur futur ne s'efface
Et pour retrouver le bonheur.

Au gui l'an neuf

Au gui l'an neuf au gui au gui
Le bleu le blanc le gris gris gris

En farandoles les saisons
Dansent la gigue la bourrée
Suivent la ligne labourée
Des ans sans rime ni raison

Au gui l'an neuf au gui au gui
Le bleu le blanc le gris gris gris

Valse à quatre temps cadencée
Notre vie passe échevelée
Instants précieux au temps volés
Comme un défi aux dieux lancé

Au gui l'an neuf au gui au gui
Le bleu le blanc le gris gris gris

Twistent la lune et les étoiles
Dans une immobile froidure
Nostalgie d'un profond azur
Drapé d'une buée d'un voile

Au gui l'an neuf au gui au gui
Le bleu le blanc le gris gris gris

Floconnent les flocons de neige
Et nos années chaudes givrées
Qui ne cessent de s'envoler
Et notre vie d'amour abrègent

Au gui l'an neuf au gui au gui
Le bleu le blanc le gris gris gris.

Epiphanie

Les rois mages o gué o gué
Gais ont franchi le pont o gué

A l'époque des vœux des fèves
L'étoile du berger se voile
Quand l'aube se fait blanche toile
En ces temps où le froid se lève

Les rois mages o gué o gué
Gais ont franchi le pont o gué

La grisaille sempiternelle
Efface formes et couleurs
Blafarde et tranquille douleur
Dessin au fusain en traits grêles

Les rois mages o gué o gué
Gais ont franchi le pont o gué

Durant ce Noël orthodoxe
Sous les bombes courent les femmes
Les enfants d'un peuple sans âme
Sur nos ondes hélas l'intox

Les rois mages o gué o gué
Gais ont franchi le pont o gué

La route est longue du Caucase
A l'Afrique noire aux Balkans
Lente du jaune au noir au blanc
Quand la guerre toute vie rase

Les rois mages o gué o gué
Gais ont franchi le pont o gué

Longue celle de Bethléem
Qu'une lumière phare éclaire
De temps en temps entre deux guerres
Pour que l'homme son prochain aime

Les rois mages o gué o gué
Gais ont franchi le pont o gué.

Joyeux anniversaire

Une gouttelette d'or et de pierres fines
En guise d'offrande je veux pendre à ton col
Pour que ma passion de la maison à l'école
T'imprime un sceau rubescent de pensées câlines

Et que les feux qui depuis longtemps me consomment
Rehaussent le creux tant chéri de ta poitrine
Mon si cher amour aux nuances opalines
Que je bois à longs traits comme tous deux nous bûmes

L'extase de nos corps l'un à l'autre soudés
Par la flamme pure et vive qui nous anime
Et fait de nos deux cœurs le creuset de mes rimes

Que tu me souries ou que tu veuilles boudier
Je te souhaite par ce don de feu de pierre
La chaleur la joie d'un heureux anniversaire.

Joyeux anniversaire

Joyeux anniversaire chérie
Ma jolie petite égérie

Depuis bien plus de vingt-six ans
Au rythme des ans des saisons
Je t'aime plus que de raison
Et ma passion grossit croissant

Joyeux anniversaire chérie
Ma jolie petite égérie

Qu'il pleuve qu'il vente qu'il neige
Que la vie parfois nous malmène
Que l'amour au ciel nous emmène
Tu m'entraînes sur ton manège

Joyeux anniversaire chérie
Ma jolie petite égérie

En un carrousel effréné
Tourbillonnent les joies les peines
Qui nous irriguent de leurs veines
Depuis que pour moi tu es née

Joyeux anniversaire chérie
Ma jolie petite égérie

Si parfois j'ai pu te heurter
Sache que j'en suis désolé
Pardon pour ces instants volés
Au ciel d'un éternel été

Joyeux anniversaire chérie
Ma jolie petite égérie.

Vogue la famille

Faisons des enfants ma mie
Faisons des enfants o gué
Et puis partons naviguer
Au gré des vents des amis

Allons voguer en famille
Faisons des enfants ma mie

Loin des soucis des tracas
Sur une planète bleue
Où nous serons bien heureux
Au chaud entre nos deux gars

Allons voguer en famille
Faisons des enfants ma mie

Qui mènent leur vie ailleurs
En couple ou entre copains
Loin du monde des rupins
Loin des jaloux des railleurs

Allons voguer en famille
Faisons des enfants ma mie

Loin des juges des censeurs
De la folie meurtrière
De l'humanité guerrière
Vers un lopin de bonheur

Allons voguer en famille
Faisons des enfants ma mie.

Dans la gorge une boule

La chrétienté bâillonnée
Et les ventres ballonnés
Et les sectes suicidaires
Et les tremblements de terre

Et l'Islam sous son carcan
Et la vie qui fout le camp
Et les révolutionnaires
Et les guerres sanguinaires

Et moi et moi et moi
Dans une société
En crise délitée
Qui fait feu de tout bois

Dans sa papamobile
Un pape momifié
Un saint père à défier
Devant les gens défile

De leurs palais d'Iran
Les imams barbus clament
L'arrêt de mort des âmes
Du peuple élu errant

Les braves gens en foule
En quête de bonheur
Las égrènent les heures
Dans la gorge une boule.

La chandeleur

Après les rois la chandeleur
Que sautent les crêpes au loin
Comme des pièces d'or au moins
Sonnent les cloches du bonheur

Et que scintillent les étoiles
Comme autant de pures chandelles
Pour que dans un froissement d'ailes
S'élève la chanson de toile

Que je tisse au cœur de l'hiver
Près de toi ma mie mon amour
Mon vélin que je veux velours

La trame à la chaîne des vers
Doucement sur l'ensouple enroule
Les mots dits chantés qui me saoulent.

Présentation

La vierge présente au monde son fils unique
Et retourne vivre avec les siens purifiée
Pour jouir trente ans durant du futur crucifié
Inspirateur divin des règles canoniques

Et moi pauvre mortel voici mes deux enfants
Et voici mes regrets en guise de supplique
Pour avoir hélas offensé les lois laïques
Comme larrons en foire comme délinquants

Lorsque les juges prononceront leur verdict
Plaise à dieu qu'ils soient compréhensifs et cléments
Et qu'ils pardonnent à mes uniques enfants

Que ne les pousse aucun sentiment de vindicte
Contre mes deux fils semblables à deux chiots fous
Qui ont cru pouvoir faire les quatre cents coups.

Saint Valentin

Des millions de fleurs coupées en guise d'offrande
A l'amour sous l'égide de saint Valentin
Languissent dans la peur des tristes lendemains
De fêtes commerciales quand l'âme elles rendent

Quand les roses figées des chambres froides pleurent
Pleuvent en myriades les pétales sanglants
Sur les petits mots tarifés des braves gens
Qui une fois l'an bafouillent du bout du cœur

Leur tendresse longtemps endormie leurs espoirs
En une renaissance bientôt imminente
Des amants nimbés d'une lumière vivante

Qui croît à mesure que les fleurs laissent choir
Leurs symboliques messages d'amour nouveau
Comme des lèvres fraîches courant sur la peau.

La Saint Valentin

Les mimosas et carnaval
Eclos en pleine déraison
Avant la nouvelle saison
Explosent en joies hivernales

Pour consteller de tous leurs feux
Les jours gris qui dès lors s'épuisent
Jusqu'à ce que le soleil luise
Dans le cœur neuf des amoureux

Une lumière citronnée
Préfigure de la Saint Jean
Tous les futurs embrasements

Dès la Saint Valentin sonnée
Se bécotent plus tendrement
Les amantes et leurs amants.

Carnaval

La chevelure du saule pleureur blondit
En plein cœur d'un hiver aux doux airs de printemps
Et bouillonne en nous la sève de nos vingt ans
Explosent les crocus aux mines rebondies

La vie s'écoule fluide en nappes de lumière
Qui inondent la nature renouvelée
Pour plonger dans l'oubli les dernières gelées
Quand à grands coups de balais rageurs les sorcières

Comme les jardiniers nettoient les saletés
Avec les fous couronnés je voudrais fêter
La renaissance prématurée que j'espère

Assez forte pour combattre la male mort
Et rejeter son cortège de mauvais sorts
Au plus loin de tous les êtres qui me sont chers.

Contre l'oubli

Comme les fous bruns flèches d'argent décochées
Et les frégates à la gorge flamboyante
Libre je veux sillonner l'azur qui me hante
Plonger à tire d'ailes du plus haut rocher

Pour engloutir des abîmes de volupté
Pour happer au vol d'un bec avide acéré
La lumière des mots que j'aime tant serrer
En florilèges jaillissant hors du Léthé

En autant de parades d'amour rubescentes
Contre l'oubli ma nourriture quotidienne
Depuis le jour béni des dieux où tu fus mienne

Me gave l'esprit d'images évanescentes
Que je veux rassembler en idéales sphères
Qui fuseront lumineuses dans l'atmosphère.

Procès en sorcellerie

Le réquisitoire du procureur
Dévide son fiel ses accusations
Et baudelairien par procuration
Condamne en bloc mes treize enfants de cœur

Au nom d'une morale qui réprime
Les jeux de rôle de jeunes potaches
Qui ont encore sur les doigts les taches
D'encre que les journalistes impriment

Le ministère public et les douanes
Dressent le bûcher d'un exemple vain
Leur coupent les ailes des lendemains
Qui déchantent puis sans pitié les damnent

Les plongeant dans un monde carcéral
Eux la case B2 oblitérée
Et leurs rêves d'avenir enterrés
A cent lieues d'une Europe fédérale.

Accablés courbent la tête en silence
Aux paroles du vieux Montaigne ils songent
Vérité en Hollande mais mensonge
En-deça des frontières de la France

Monsieur le Président je vous en prie
Soyez clément avec mes deux petits
Ne brisez plus ne traquez plus leurs vies
Dans ces longs procès en sorcellerie

Puisque vous le pouvez faites en sorte
Que ce troisième millénaire naisse
En pardonnant des jeunes les faiblesses
Pour ne pas du futur fermer la porte

Ne sont-ils pas notre seule richesse
Et ne sont-ils pas la génération
Qui jugera du siècle les actions
Dont héritera la notre jeunesse.

Krasnoïarsk 26

Krasnoïarsk 26 la ville fantôme
Numérotée absente des atlas
Inconnue des cartographes hélas
Quelque part en Sibérie loin des hommes

Krasnoïarsk 26 cité de l'atome
Obsolète bouclier nucléaire
Dans ses entrailles prépare la guerre
En brunes déjections de plutonium

Krasnoïarsk 26 ville souterraine
Développe en colline son cancer
En jouant à qui gagne à la fin perd

Krasnoïarsk 26 cité inhumaine
Dans les fils de fer barbelés se meurt
Pour que sur le monde règne l'horreur.

Chatteries

Les chattes en chaleur et les matous
Concèlèbrent la venue du printemps
En gouâlantes et miaulements
Dans les sautes du vent qui rendent fous

D'amour sous la lune pleine de mars
Et de promesses de félicités
D'espérances aptes à exciter
L'attrance des mâles pour les garces

Comme eux je hurle mon désir et râle
Quand me ravage et explose l'extase
D'une musique en de multiples phrases

Reliées comme les feux de l'opale
En une cacophonie de couleurs
Et de sons harmonieux en chaleur.

Groznyï

Les chars russes ont broyé les chevaux Tchéchènes
Sous les regards troués les yeux morts des médias
Impunément ils exécutent leur razzia
D'un peuple qui veut se libérer de ses chaînes

Dévastée la plus belle ville du Caucase
A la porte de l'Europe gît éventrée
Par la haine absurde qui s'y est concentrée
Pour y détruire jusqu'à la dernière case

Des immeubles décervelés déchiquetés
Fenêtres béantes qui sur le vide béent
Comme les yeux qui n'ont pas pu se dérober

Au feu hideux de l'inférieure humanité
Dont les regards troués errent sur les décombres
D'une ville razzinée aux victimes sans nombre.

